

# margelles



numéro douze

hiver 2022

**Pierre Andreani**  
**Roland Chopard**  
**Aziz Zaâmourne**  
**Yannick Torlini**  
**Hervé Bougel**  
**Isabelle Sancy**  
**Fabrizio Bajec**  
**Denis Heudré**  
**Julie Buisson**  
**Virginie Burgos**  
**Sylvie Sauvageon**  
**Manuel Reynaud-Guideau**







12

## Éditorial

Ils parcourent le territoire, acceptent de se perdre dans ses méandres, interrogent le silence des murs, des objets et des regards. Ils refusent leurs réponses de miroirs.

Qu'y a-t-il derrière ? demandent les arpenteurs. « L'envers de l'œil emporte le contour »... « Chacun s'en va chez soi. L'or et l'ouvrage des grandes grilles fermées, je crois que c'est, de toute leur charge humaine, l'accès interdit à l'autre nature du parc la nuit. »... Qu'y a-t-il ailleurs ? Sur la photo, le verre qui rêve sous la lampe qui veille près du visage qui dort... « simple point de repère quand je cherche le hasard dans mon errance. » ... *margelles* est leur refuge, l'étape au cours du voyage, le lieu du dialogue de leurs questionnements, où la construction délicate des textes et des images forme centre par sa cohérence tout en invitant aux départs par sa mobilité. Bousculés l'acquis, le définitif, pour transformer ce centre en milieu qui ouvre vers ses bords.

Qu'y a-t-il dessous ? « Chacun cache ses soleils / sous son paillason »... « L'inlassable avidité et l'envie qui ne cesse de croître : sous la peau des événements, sous la peau l'écorce de nos paroles. »... Qu'y a-t-il entre ? « Chaque fois que je passe une porte, cela me remplace »... Sur le dessin, le lapin à la mine de plomb, figé sur la trajectoire des deux voitures de course...

Si les douze mouvements qui rayonnent de ce numéro nous entraînent plus loin, ils ne fuient pas le réel mais nous y ramènent pour mieux le creuser et le dévoiler. Dans le quotidien dur et lisse, des trouées ont été ménagées, des échos suscités, des portes déverrouillées. Les murs, les objets et les regards vibrent de nouveau.

Qu'y a-t-il avant ? « Pays des landes éteintes, des langues d'autrefois oubliées. »... « Laisser pendre / Pendre / L'horloge / Et ombre ombre / Et ombre d'ombre / Jusqu'à ce que lumière s'ensuive »... Et après ? « Avoir une place / chaise, assiette, verre, même vides / être attendu, laisser une trace »... « Que faire du gris tombé sur nos vies ? beauté nouvelle ! longue saison ! »...

Parfois, les arpenteurs du monde se penchent sur la margelle pour scruter l'énigme du puits. Si profond, si sombre, et qui, pourtant, désaltère.

Laurent Billia

## Sommaire

Isabelle Sancy / <i>À la ville</i> [extraits]	p. 6 - 17
Virginie Burgos / <i>Rencontres</i>	p. 18 - 35
Pierre Andreani / <i>Ventriloque Furioso</i> [extraits]	p. 36 - 45
Yannick Torlini / <i>Provisoire retournement du lieu</i> [extraits]	p. 46 - 53
Roland Chopard / <i>Improvisation sur John Cage</i>	p. 54 - 63
Sylvie Sauvageon / <i>Les hommes en noir</i> [détails]	p. 64 - 85
Fabrizio Bajec / <i>Tanka pour les quatre saisons</i> [extraits]	p. 86 - 91
Manuel Reynaud-Guideau / <i>Les lieux-dits</i> [extraits]	p. 92 - 99
Aziz Zaâmoune / <i>Poèmes racailles</i> [extraits]	p. 100 - 107
Hervé Bougel / <i>Métaphysique</i> [extrait]	p. 108 - 117
Julie Buisson / <i>Qu'il faille</i>	p. 118 - 125
Denis Heudré / <i>Un monde rondement carré</i> [extraits]	p. 126 - 131
<i>La poésie est là aussi</i> / Patti Smith	p. 132 - 133
Les auteurs	p. 134 - 136
Commandes et abonnements	p. 139

## Crédits graphiques et photographiques

Adèle Nègre : 1ère et 4ème de couverture, p. 4-5, 108-109, 116, 118-119, 138  
Manuel Reynaud-Guideau : 94 à 99  
Nicolas Martin-Beaumont : p. 54-55  
Virginie Burgos : p. 18 à 35  
Sylvie Sauvageon : p. 66 à 83, 85  
P.A. : p. 3, 6-7, 36-37, 41, 44, 46-47, 52, 64-65, 86-87, 92-93, 100-101, 118-119, 126-127, 132-133, 134 à 137

Éditorial de Laurent Billia

Coordination et conception graphique Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)





Isabelle Sancy / À la ville [extraits]

81 J'allais donc devoir attendre dans ce coin pas très riant, et de fait je n'ai pas trouvé de café accueillant à mon sexe ? À mon genre ? Trois cafés seulement dans les environs, mais c'est étrange comme une femme flaire immédiatement comment elle y sera regardée, désapprobation, convoitise (situations banales impossibles à séparer de notre sexe ?) guère de ces regards rares, insondables ou qui diraient la bonhomie fraternelle à qui vient boire un café et bouquiner un peu, en regardant sa montre régulièrement, tandis qu'il pleut, alors femme qui renonce à rentrer boire un café et préfère bifurquer à droite à gauche dans les ruelles adjacentes où s'éteint très vite le volume sonore de l'avenue, où l'on entend même les oiseaux dans les jardinets avec ce sentiment – banal – d'avoir été transporté « ailleurs », respirant plus large, et riant même un instant de s'être extrait de la ville d'un claquement de doigts ! cette sauvage malpropre qui vous revient à la figure après quelques rues, à un croisement compliqué flanqué d'une bâtisse hybride, ancienne et future, conçue dans des entrailles de fer, l'entrée d'une station du métro ligne A.

66 L'homme qui faisait la manche depuis des années à l'encoignure exacte des différents flux menant au parking principal, au métro et à la sortie vers le centre-ville, n'est plus là. Il ne marmonnait pas toujours, il ne souriait pas tout le temps non plus. Pendant des années. Il s'y trouvait, à des moments réguliers mais en fonction de quoi, je ne l'ai jamais vu posté ailleurs ni arriver là ou en partir, ni simplement croisé n'importe où dans une rue en train de marcher. Une fois j'ai vu un homme qui attendait là, à

l'encoignure, de dos, un homme comme un autre bavardant avec un ami, mais tout comme j'ai pu bavarder avec lui de temps en temps avant de lui donner quelque chose. De quoi parlions-nous, sachant qu'il se fermait si cela prenait un tour personnel, et ce fut à la longue le trait principal de cette figure devenue familière que d'être farouchement un inconnu. Quelque chose donné à ce visage su par cœur mais opaque, par le truchement de la main, à peine la main, le geste bref et appuyé, ne dites rien, je ne me souviens pas de ses mains mais un visage vivait.

145 Démarchée par un jeune homme pour adhérer, participer, ou simplement connaître ; j'étais vraiment un peu pressée, mais pas à vouloir couper court sans rien dire, je lui ai demandé de me laisser continuer mon chemin, s'il vous plaît. Mon vouvoiement a été démolé en quelques mots d'un mépris total. Ce jeune homme avait dressé des signes mais de quelles conditions, entre nous. D'autres avaient pu se servir de certains signes – ils s'en servent – en deux minutes habiles et enjôleuses pour convaincre, celui-là avait tiré sans sommation dans la tête, révolution facile et pas chère, mais sans conséquence, hormis l'épaisseur accrue des brumes cachant les ponts de singe qui relient les bords des abîmes.

172 La couturière habite à l'étage et son atelier est sous les toits. La pièce est grande, un côté est bordé de verrières mais c'est d'utilité : elles sont placées sur le tiers haut du mur, elles font de la lumière, c'est ainsi qu'un ciel est par-dessus le mur, claustré, rébarbatif ; qui a pu

oublier ce qu'il y aurait eu à contempler ? (la couturière m'avait regardée d'un air bizarre quand j'avais soulevé ce dommage). Le palier de son atelier ouvre sur une petite terrasse qui donne sur les toits de la ville, le piémont, les montagnes et le ciel. Une ville dans son pays. Ce n'est plus tout à fait la ville – il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour cela – c'est un fait qu'une cité ancienne plutôt, est devant soi, étrangement bâtie de maisons plates, les toits pointent à peine du sol, où donc est le sol à vrai dire, le long de travées filiformes, et tout, absolument tout a été recouvert du même camaïeu en pavement de terres cuites qui fait songer à une immense nappe d'écaillés articulées quoique temporairement arrêtées dans leur mouvement. Je rêve de les voir se soulever un peu, quand l'Autan souffle fort peut-être, j'y crois, la cité se métamorphoserait au gré des bourrasques puis se calmerait se figerait en une nouvelle pose un deux trois au soleil de l'après-midi.

125 L'entrée des employés se fait par la porte de derrière, une petite porte qui jouxte celle à double-battant par laquelle ont fait transiter les marchandises, ainsi que les poubelles (à des heures calculées). De part et d'autre, de grands soupiraux protégés par des barreaux ont des fenêtres aux vitres opaques, quand l'une d'elle est ouverte on aperçoit des espaces de service où l'on se presse et s'active sous la lumière de puissants néons blancs qui de jour comme de nuit font une succession de ponctuations lumineuses à la base de l'immeuble. Un vaisseau amarré. Il s'annonce dans l'ombre dès qu'on tourne au coin de la rue par une odeur toute personnelle si on peut le dire

ainsi d'un bâtiment, une combinaison d'encaustique, de parfum fin et de détergents, d'arômes et de réchauffé, brassée par le flux corporel – à la teneur olfactive étonnamment constante – des innombrables personnes qui y circulent ; l'odeur de caoutchouc et des huiles mécaniques s'y mêle quand les portes des garages souterrains ont été ouvertes. Cette combinaison varie peu, sauf en intensité selon la température, elle devient alors dégoûtante ou désirable, ce qui affole. L'ensemble du bâtiment est énorme, sa masse plonge de toute sa hauteur en ajoutant une ombre à l'ombre perpétuelle de cette façade orientée au nord, c'est l'idée de l'obscurité d'un mur quasi aveugle qui s'ajoute, ou ce que semble vouloir dire une ombre sévère, ou plutôt, sciemment dépourvue de toute espèce d'agrément. Une sorte de forteresse hostile où l'on a la surprise de pénétrer en poussant simplement la porte.

80 Une des entrées du parc est en saillie sur la grand place, mais le rectangle noir béant, familier, des grilles encore ouvertes en toute fin d'après-midi d'hiver est devenu dans la nuit un obstacle brillant. Courir, se presser n'a pas suffi, il est trop tard pour traverser en coupant par là au plus court, les grilles sont fermées. N'est-il pas plaisant ce parc, pourtant, à la nuit tombée, et s'il y a un peu moins de monde qu'en journée, ses différentes attractions, placettes animées, sont devenues des îlots de lumière intense où l'esprit n'a aucune peine à reconnaître des phares amicaux dans l'océan de la nuit toute naturelle. L'odeur des gaufres même, que l'on traverse et qui vous suit. Dans la roseraie, en hiver, les fleurs absentes

sont appelées par la disposition en berceaux d'une multitude de guirlandes à très petites ampoules, assez rares je crois, rosées et crème, où ici et là éclosent d'un coup quelques lueurs très blanches, comme seules font les fleurs d'hiver sans doute, puis doucement fanent, reflouissent, fanent lentement, et jamais aux mêmes endroits, alors on s'y laisse prendre. Ailleurs les sages boulingrins s'effacent, des voies labyrinthiques nocturnes prennent leur place, les résoudre peut devenir une obsession un peu bizarre. C'est un autre parc quand vient la nuit, c'est vrai. Entre les îlots de lumière qui assurent le pas, distraient, les allées sont vite trop larges dans la pénombre – massifs, arbres disparus dans l'ombre – et on marche dans le vide, ce qui est parfois d'un inexplicable bienfait pour l'esprit, ou bien ce sont les chemins de traverse auxquels on renonce à regret : une petite langue de sable blanc a fait signe puis brusquement s'est éteinte, aspirée par le gouffre d'ombre au-delà. Mais les îlots de lumière finissent par être absorbés un à un par la nuit. Chacun s'en va chez soi. L'or et l'ouvrage des grandes grilles fermées, je crois que c'est, de toute leur charge humaine, l'accès interdit à l'autre nature du parc la nuit.

75 On a fait une place spéciale au ruisseau, là, entre les maisons de la ville – ruisseau si vigoureux presque une rivière, contrainte au canal – un ruisseau architecturé de part en part, les derniers qui en connurent l'usage de leurs yeux et de leurs mains vivent encore, on les révère. Des usages coutumiers, de cette constance des usages qui font les empires autant que les soupirs jamais perdus à jamais, les arts et les guerres (un café et un magasin sont

maintenant au moulin) et une dérivation énigmatique en un grand bassin au bord, tout au bord, d'une rue. Grâce à une lumière favorable on voit parfois le mur de soutènement s'enfoncer profondément dans les eaux. Du côté opposé, le bassin est débordant sur une trentaine de mètres, la hauteur de la chute elle-même n'excède pas deux mètres – assez pour un beau fracas après des pluies importantes – le tout disparaît très vite sous un groupe de maisons et resurgit à l'air libre dans son canal de roche et de pavement. La dérivation provient souterraine dessous un gros rocher sis dans un jardin public ; un passage étroit fait le quatrième côté, établissant la jonction entre les rues parallèles. C'est une place spéciale accordée à un ruisseau. Sur le bassin, des cygnes, qui parfois semblent hésiter entre les portes et les fenêtres par où entrer dans le reflet des habitations, ils s'approchent du débord – y sont-ils aspirés ? – ils le longent. Saules, lanternes, libellules, poissons, plantes d'eau, grenouilles assourdissantes en été, rien ne manque. J'ai même pour toujours dans l'œil la haute silhouette de cet homme qui traversa le bassin dans le soir, le pas rapide et décidé comme de randonneur, sur l'étroit débord. Il était peut-être pieds-nus mais il était élégant et apparemment il ne fuyait personne.

05 Le canal latéral conduit au fleuve, une écluse les contient, les sépare. Longues promenades possibles de part et d'autre de ce canal ombragé, escaliers vers le quartier ancien, maisonnettes, jardinets, le square, le boulevard, les universités, le centre d'affaire, mais poursuivre jusqu'au bout, rejoindre le fleuve demande d'affronter

des renforcements successifs sur quelques mètres sous une passerelle désaffectée et affreuse. Abris suspendus, boyaux pour petites planques, choses en tas qui restent là, puanteur venue d'on ne sait où, peut-être calculée ou – je le dis – pudeur dans la dérive, souvent il n'y a personne à voir, mais un relent atroce qui en rappelle d'autres ; sinon c'est arbitraire et agression – à la bordure, limite, floues – de la part des occupants de l'illusion d'un territoire. Si je te crache dans le dos qu'est-ce que tu fais ? Si je t'embrasse qu'est-ce que tu fais ? Vas-y passe, aujourd'hui je suis pas d'humeur à tuer quelqu'un. Hurler des imprécations de colère mène sûrement au fleuve, puisque je suis honnie aujourd'hui.

74 Passée la porte de l'immeuble, un couloir assez étroit débouche dans une grande cour intérieure, couverte, tout là-haut, par une toiture sur charpente apparente dont la pente orientée au sud enserre une structure métallique ouvragée et vitrée pour un vaste puits de lumière, d'étoiles et quelquefois de lune (le propriétaire du quatrième, installé là depuis des années, guette le phénomène avec délectation, si bien que sans connaître les raisons premières de cette contemplation réjouie, une partie des habitants de l'immeuble s'est mis à s'y retrouver à l'occasion. Au passage un à un ils s'arrêtent auprès de lui dans la cour, lèvent la tête – c'est donc une nouvelle fois aujourd'hui – un silence inévitable et léger s'installe pour de longues minutes et cette scène qui pourrait sembler incongrue s'il y avait des passants pour l'apercevoir, est devenue un moment important pour eux, pendant lequel les locataires fraîchement installés qui à leur tour s'ar-

rêtent, sont pris à chaque fois d'un émoi dont ils peinent à mettre dessus des mots exacts alors qu'ils peuvent dire sans hésitation la joie enfantine de cette conjonction de la lune dans la grande fenêtre du toit de leur immeuble. Personne pour les voir justement et quelque chose qui est proche de l'intuition obscure que chacun est comme dépositaire d'un secret de l'émotion des autres – comment elle leur vient – la puissance inouïe de cette saveur, nouvelle pour les uns, partagée pour les autres, complices devenus – comment cela vient aussi – et qui sous la lune se le rappellent).

68 Ne jamais quitter cet endroit. Pensée assaillante. Mille défauts dans ce logement, une ruelle sombre parmi les rues, mais en courant à perdre haleine pendant moins d'une minute, arrêt religieux au panneau des horaires des marées et derrière il y a la mer. Quand de ses fenêtres dans la ruelle sombre on voit la mer par tous les temps. Le bois des fenêtres rongé par le sel, les matériaux corrodés, les bords abîmés de chaque chose, l'idée que la ville s'amenuise, va disparaissant. Mais chaque jour un tonnerre de vie, le cœur et la chamade. Les tempêtes, l'air iodé dans le café, le vent infernal dans certaines rues, pêche pêcheurs au loin les quais du port de commerce, au loin les loupiotes des porte-conteneurs, menus toujours poissons, enseignes maritimes, signes marins, filets ancres cordages en souvenir forcé, villégiature et bains de mer froids, tout ça se conjugue excessivement, mais une ville normale qu'est-ce que c'est ? Et la mer en face. Irréductiblement en face, en dépit de son omniprésence ici. J'ai appris les termes et les valeurs de la séparation –

ce qu'elle n'est plus – et à être constituée de ce qui est séparé (passer sur les interrogations de ce qui relèverait de la folie, puis c'est de ne pas suivre son intuition qui serait une folie). La nuit, par-dessus la petite nappe falote que fait l'éclairage de la ville, il y a l'immensité obscure du ciel dans lequel repose l'éclat du phare ; d'ici, un scintillement précis fait mal aux yeux. On pourrait modifier sa fréquence que cela ne changerait rien au principe de cette pulsation éternelle qui atteste la présence de la bête qu'il me semble savoir rôder et s'émouvoir infatigablement dans la nuit noire. S'attacher à cette pensée vivante en soi (que font les autres Hommes sur la terre ?).

71 C'est le plus beau cours de la ville, pas le plus riche mais le plus beau, planté de tilleuls d'un bout à l'autre, un peu trop près des jardins sans doute, qui sont un peu trop ombragés, humides même, les allées sont moussues et les lierres envahissants. Les parcelles sont inégales, on voit quelques jardins suspendus, légumes grimpants, fleurs en cascades, petits fruits. Deux jardins font les grandes terrasses de deux restaurants ouverts de l'autre côté sur la rue, des guirlandes de lampions aux couleurs vives d'une fête populaire y restent allumés tard dans la soirée, il y a toujours du monde attablé, des couverts qui tintent, des rires et des conversations. Les jardins attenants en prolongent l'esprit, ou bien sont-ce eux qui l'ont d'abord donné. Ce cours dans la ville, on dirait un village rassemblé d'un seul tenant sous les tilleuls qui appellent à la promenade, à la pause. Une large partie de la ville vit ainsi sous leurs fenêtres. Il y a des boîtes aux lettres de ce côté des jardins, et d'autres aux entrées dans la

rue parallèle, alors combien de familles et de personnes habitent sur toute la longueur du cours, les façades sont d'une telle bigarrure architecturale (les styles définissables des temps historiques empiètent, se chevauchent et la végétation couvre de grands pans de murs), qu'il est difficile de savoir où commencent et où finissent les appartements, les maisons, une demeure entière. En passant, l'on voit ce que l'on voit toujours : fenêtre ouverte sur une petite cuisine, la table mise ; rideaux entrouverts d'une chambre peut-être, les murs sont roses et fleuris, de petits ours en peluche sont alignés sur une armoire ; une femme penchée sur quelque chose dont on ne voit rien ; tiers haut des rayonnages d'une bibliothèque abondamment remplie ; une silhouette passe ; un abat-jour recouvert de voiles à l'adjectif suggestif ; quelqu'un fume, appuyé au volet ; ainsi de suite cet inventaire se prendrait au charme de l'infini, et pour conjurer un peu le mal et malheur de quelques intérieurs qui n'ont pas échappé à cette constante mauvaise. Le soir toutes leurs lumières nous attirent, nous frissonnons.





Virginie Burgos / Rencontres







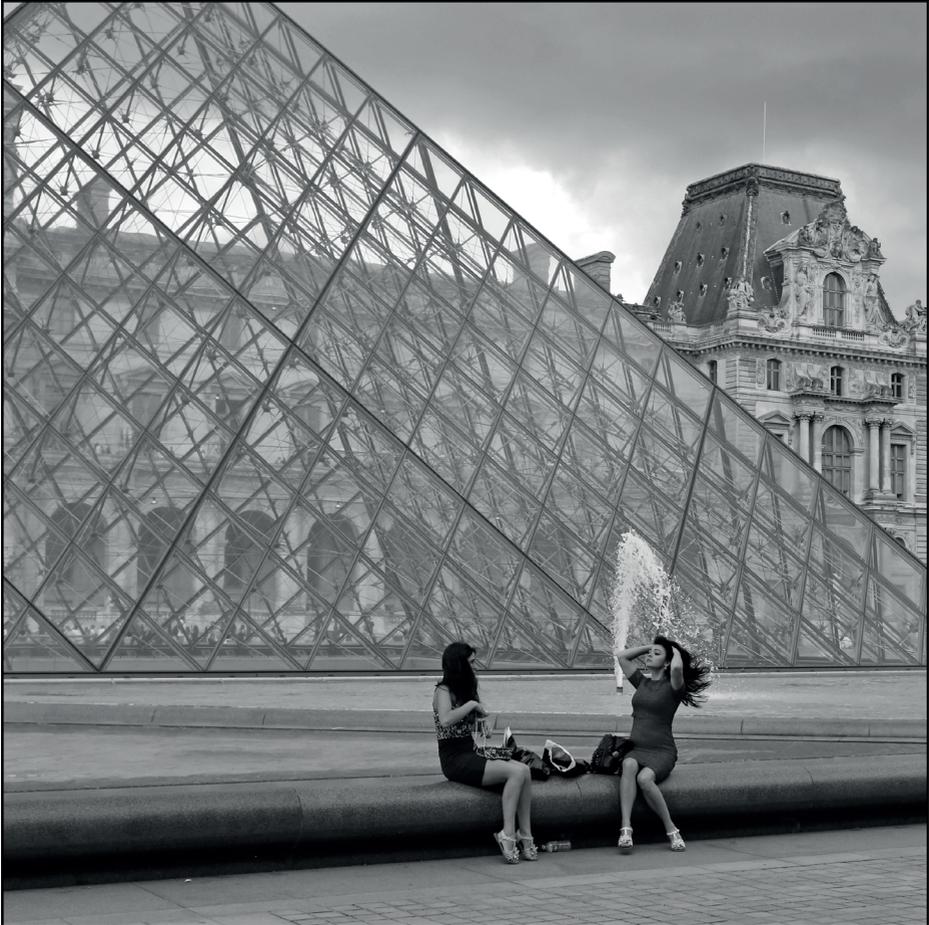


























règle de trois

temps-

ressemblance-différence .....

**S**

s .....

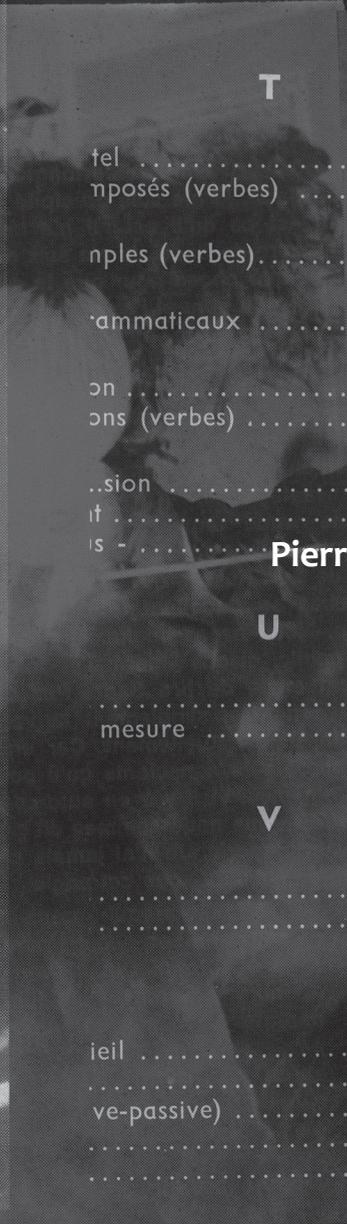
s - ss .....

saisons .....

sans - s'en - .....

se - ce .....

on ..... ne pas  
n' ..... plus  
(s) ..... jamais  
es ..... guère  
rien



T

tel .....	32 - 70
nposés (verbes) .....	76 à 83-101
	104 - 107
nples (verbes).....	66 - 106 -
	107
rammaticaux .....	103 -
	33 à 124
on .....	46
ons (verbes) .....	59 - 66 - 80
	101 - 114
..sion .....	27
if .....	32 - 94
is - .....	32 - 86

**Pierre Andreani / Ventriloque Furioso [extraits]**

U

.....	133 à 138
mesure .....	142

V

.....	45 - 99
.....	117 à 120 -
	122 - 127
	129-18-29
	33 à 124
ieil .....	61
.....	159
ve-passive) .....	109
.....	144 - 146
.....	43 - 104

S

étonnant vague-à-l'âme,  
il étreint dans son coude un souffre-douleur

l'œil perce d'abord parce  
qu'il s'accorde

fameux le son que fait la solitude  
parfaite, après avoir écrit, après avoir été lu  
après s'être compromis

.

tu luttas pour considérer  
total, cet ouvrage de rancœurs  
synallagmatiques  
gavé de généralités &  
regaines sur piédestal, cette origine

génération transposée  
univers dans l'impasse

et mille oraisons mille sangsues

.

l'autre, il s'avancera, pilou comme la nuit  
blond d'argile tailladé

je ruminant, volet d'avoine  
sur une aurore de Taipei  
ou quelque chose d'approchant

j'ai suivi du regard  
la mouche de rééducation, plate  
chimiquement identique  
aux ailes de laine reconditionnée

on n'ira pas en Angleterre rêver  
d'un territoire cordon

j'ai suaire en possession mienne  
un relevé d'identité sot et éclatant  
couleur brun loufoque

augmenté il règne par la prothèse sur  
le monde en pièces  
utilisation de l'outil

.

paye donc à grande gueule  
une entrée libre sans conditions

événement dans la musique qui baisse  
et les lumières qui continuent de scintiller

j'ai remisé ma toile  
vengeance est un coup double  
l'avenir de l'invention

.

on ira chançonner en bas de soie  
chaque geste inimitable, dindon corvéable

celui qui ne pleure jamais, qu'il s'enquière  
auprès de moi, vétéran  
pour une vue d'ensemble, le plein soleil  
qu'il manœuvre savamment  
dans le parking souterrain  
sans accrocher son phare arrière

repose dans l'eau  
la marque du savon désacralisant  
vert moutarde

les années ont disparu, amis soudain  
les hommes sabordent la nuit

ce matin-là, violet qui trouble à mort  
et je le vois, coche à toit rabattu

.

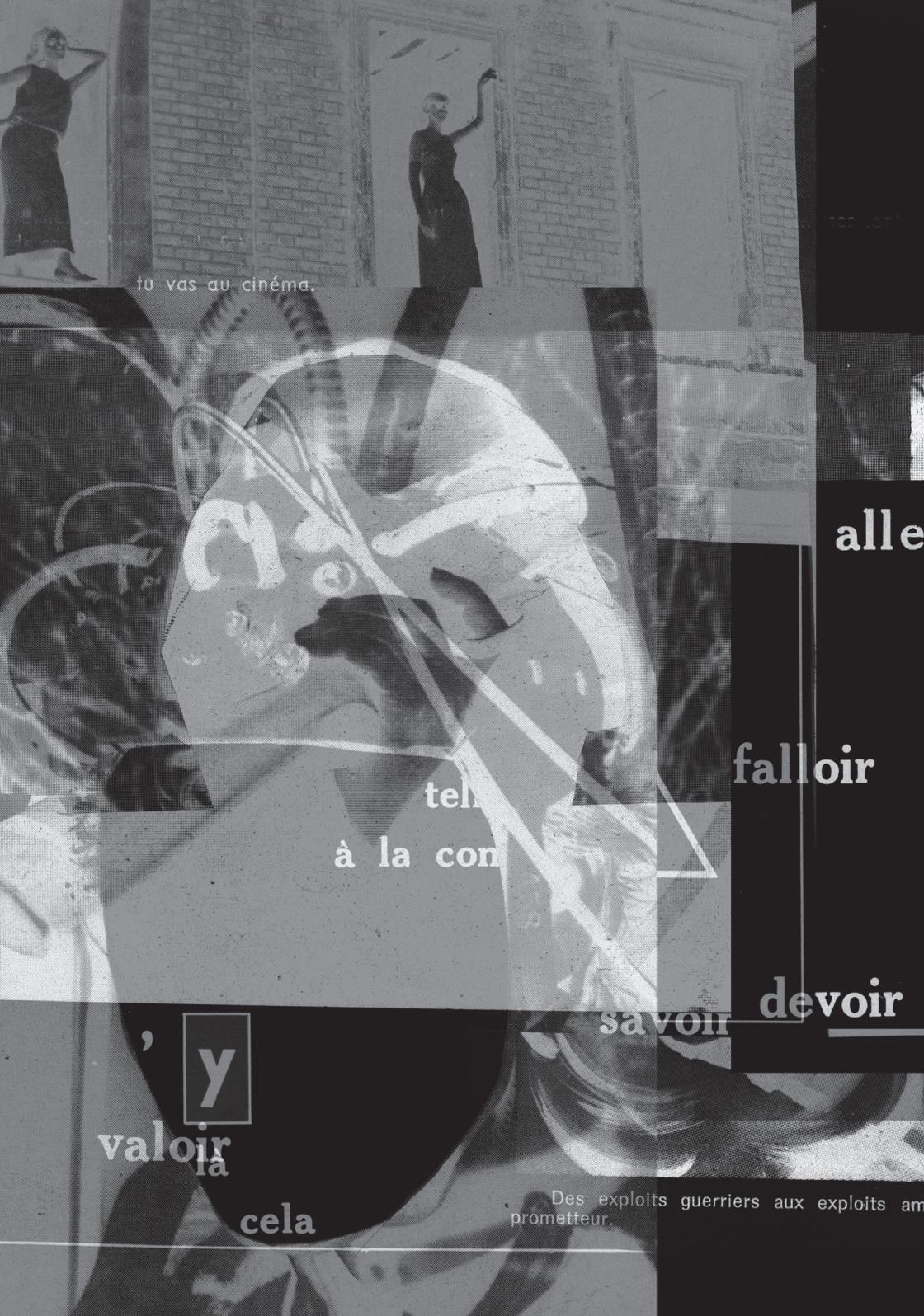
au nombre de tes chevaux doublés  
à ta peine s'associer  
dans le fossé, doute pour celui  
ou pour celle qui de son siècle  
croyant bruire allant hérédité et sifflant  
pourchassant la lance raide les utopies

vous êtes hors du temps  
acrostiche en fin de volume

.

totalité des noms s'enfoncent,  
par négligence de cénobite  
nous naissons sans date ni ancienneté  
ni d'époque aucune

sommes des anges du futur  
et véhéments demain  
ne déciderons rien



tu vas au cinéma.

alle

falloir

tel  
à la con

savoir devoir

,  
**y**  
valoir  
la

cela

Des exploits guerriers aux exploits am  
prometteur.

l'an deux mil vingt et un, il fallut  
pour honorer la lyre sensibilité de haut babil  
valent non pas d'or mais de venin  
le petit don de calculer  
et la malice de bien paraître

ce que je coulais dans mon esprit recuit  
c'est le passage de l'homme primate à  
l'homme démiurge

.

je vis renfermé, passé  
relégué moyennant quoi  
je ne suis pas exécuté  
par des moyens de police

évitant rature je voulais retirer  
mon doigt de la serrure  
erreur modélisée, ta nature en veille  
marmonne la ruche aux abeilles de concours

.

à la cave à cigare, on s'assoie, bavasse

que je doive avaler l'œil  
en silence régner  
chaque fois que je passe une porte,  
cela me remplace

paravent, point fixe au second plan file  
d'autobus, roues dentées  
un gosse martèle son nom

caracolant depuis si loin  
sommeil d'oiseau  
ex-imbécile animal

à l'affût vous dites, porte magique  
gare à la schématique  
mignon petit greffé  
tondu système à trois bosses  
barre l'ouest, ponant approche

dans un cui-cui désarmant  
brin de laurier au bec

.

agencé, profil banalité

rappelle-moi ton âge tant qu'on y est  
et la fraîcheur de ce visage éléphantiasique

encore une critique d'emprunt  
comment peux-tu savoir  
si la psychiatrie a créé un homme faible ?

.

nous sommes nostalgiques  
de pouvoirs simples, télépathiques

il y a ce numéro d'artiste  
une place de notaire, le sanglot de l'étudiant

c'est une petite chose  
précautionneuse, à l'avant  
du chaudron, remue, accoudé au rebord  
de cette piscine anthropophage



d'

13

SHORE

e

parade pour cuire une pommade  
pour l'effondrée et son ami maralpin  
peu enclin à faire semblant  
poli sans s'apercevoir, d'effusion  
chantonne la gloire du terre-plein

un homme dialogue, salaud l'oisif  
rive son clou le fichoir à la douelle

.

n'osais-je défaire ni sigle, ni rien  
pour mes actes – une bile  
remuante de si loin, tu verrais ça

grouille, place mes pions  
je sens l'ordure en moi

je naquis de chez noire boue  
en valse contrariée, bon air  
sans m'apprêter, pas plus que ça

.

siège supérieur  
j'ai vu et revu  
la courbe disant de ton doigt pointé  
on a poussé la nappe sur tes genoux  
ferme association

exigence de la poésie  
tu mordras ce bout de pomme  
vers où drame charger, amourache diluer ?

[...]





Yannick Torlini / Provisoire retournement du lieu [extraits]

advierait-il. de loin. de si loin advierait-il encore : de ce tout premier geste. celui d'avant les commencements, d'avant les espaces incertains et les routines de vivre. ce tout premier geste encore : d'avant. et d'avant, advierait-il, que ce serait de loin. comme par un hasard s'ignorant tel et désespérant de se trouver un chemin, une raison à une vie qui ne serait pas faite ni feinte de ses multiples dispersions. s'ignorant : et ce serait de loin qu'il se penserait, tel, geste, mouvement, ou évitement. et ce serait de loin, de si loin, plus avant encore, plus avant mais il serait. il se penserait. sa teneur elle-même impossible à nier. impossibles ses échelons d'os, de cartilages, de sangs et de chairs. impossible encore, puisqu'il ne serait que cela, impossible et tel de loin, qu'il s'éviterait ainsi que le temps s'évite soi-même, dans les ornières, les forêts restantes, les êtres pourrissants. tels, eux-aussi. et ce serait de loin tout. et peut-être moins qu'une continuité, pour ainsi dire. pour ainsi faire. moins. tels. eux-aussi.

peut-être moins. peut-être. et nous partirions de ce là, de ce creusement, nous partirions, puis du geste à rassembler. pour ainsi dire, faire et moins. pour ainsi. son déplacement d'air et de silence dans un silence bien plus massif et rugueux. bien plus. des inversions des

devenir aux plus éternelles des paroles qui adviennent. quand bien même ce ne serait qu'une fois. quand bien même. nous partirions de ce là. du geste retournant le monde dans ses propres retournements affligés. quel tort y aurait-il à ce désir. pour ainsi, dire faire, et moins. pensé, à l'impensable avidité d'un taire sans espace. et de si loin nous partirions, à nouveau comme une langue qui s'éviterait, se raconterait telle dans ses fables du dire. comme une langue, faible et pâle. quand bien même ce ne serait qu'une fois encore, le geste continuerait, se ressemblerait. creuserait une autre matière que sa chair même. une autre dispersion. nous partirions toujours de ce là, et du temps de ce là.

et ce ne serait qu'une fois. une seule fois l'absence. une seule fois la disparition. une seule fois chaque chose. toujours ce là, toujours, rien qu'une seule fois ce là, rien, et nous nous obstinerions à recommencer toujours. comme pour nous prouver que ce monde n'est pas clos sur lui-même. qu'il n'est pas notre séparation, ni l'espace incertain des ombres et des silhouettes sans corps. matière et densité parleraient. mais de loin, mais de si loin : cartilages, sangs et chairs. de si loin, parleraient, dans chaque forêt restante, nos êtres pourrissants et obstinés eux-aussi. nous aurions : encore mille choses à faire, à penser, à éviter. mille et quand bien même ce ne serait qu'une fois encore. quand bien même, tout continuerait ainsi.

la seule question d'être là. mais sans autre raison que celle d'assister au monde et à sa présence. sans autre raison, que de témoigner de ce qui est, et sera encore. quand bien même ce ne serait qu'une fois, toujours, et de si loin que nous n'en percevrions que les ombres, dire : cela advient. cela est advenu. cela connaîtra un futur qui ne sera pas le mien ni celui de mes semblables. quand bien même, chaque forêt à sa place, ciel au-dessus, terre en-dessous, il n'y aurait que cette vie, unique, à quadriller de nos sens : tout aurait toujours raison de continuer, quand bien même chaque atome en nous aurait cessé, depuis des siècles. de si loin, dans ces déplacements, il y aurait encore ce là. matière à dire à : énumérer. ce qui demeure. ce qui n'a d'autre choix, observé par tout : sang, chair et os : que de demeurer : une seule question, et rien d'autre.

que cette matière à dire à : travailler, malaxer. bien plus loin que ce qui reste en silence. nous assistons à ces éternités multiples et divisibles, que nous nous acharnons à enclorre dans le maigre temps de la parole. aussi les pierres se fendent, aussi les montagnes s'érodent. aussi les arbres tombent et les forêts rampantes s'étendent sans un bruit. mais quelque chose continue la phrase du lieu, quelque chose continue l'inconnue de ce là. il faudrait tenir griffes et serres pour lutter contre ce qui advient : mais tenir, rien n'en a la force : rien. aussi nous continuons, quand bien même ce ne serait qu'une seule fois encore : d'autres phrases, d'autres langues

adviendront. d'autres : gestes, avant l'ultime, et tous les ponts que nous pourrons bâtir entre : quelque chose, et ce rien. ce là, il nous le faut continuer.

nous en avons le désir pourtant. l'inlassable avidité et l'envie qui ne cesse de croître : sous la peau des événements, sous la peau l'écorce de nos paroles. il y a ce monde plutôt que rien, mais tout lutte pour la disparition. si chaque chose se taisait, l'univers entier ne serait : plus. mais nous ne savons quelle histoire se raconte encore dans les anfractuosités du dire, quelle histoire, et nous croyons encore aux mythes des pierres, de la pluie, des racines et des torrents. nous croyons à tout ce là : encore. il n'y a pas d'autre choix, que cette confiance accordée à la lumière et aux ombres. au moindre relief. au : moindre. de si loin que nous voyons : ici, ce ne serait qu'une fois, quand bien même, une seule fois. encore, et plus que tout.

rendre l'immense infime, et dans cette immensité du moindre – l'inversion du lieu où – croiser ensemble : ces solitudes multiples, éternelles dans ce qui, éphémère : tient : malgré tout. nous maintenons la totalité de ce qui a confiance en ce geste : le moindre déplacement d'air,

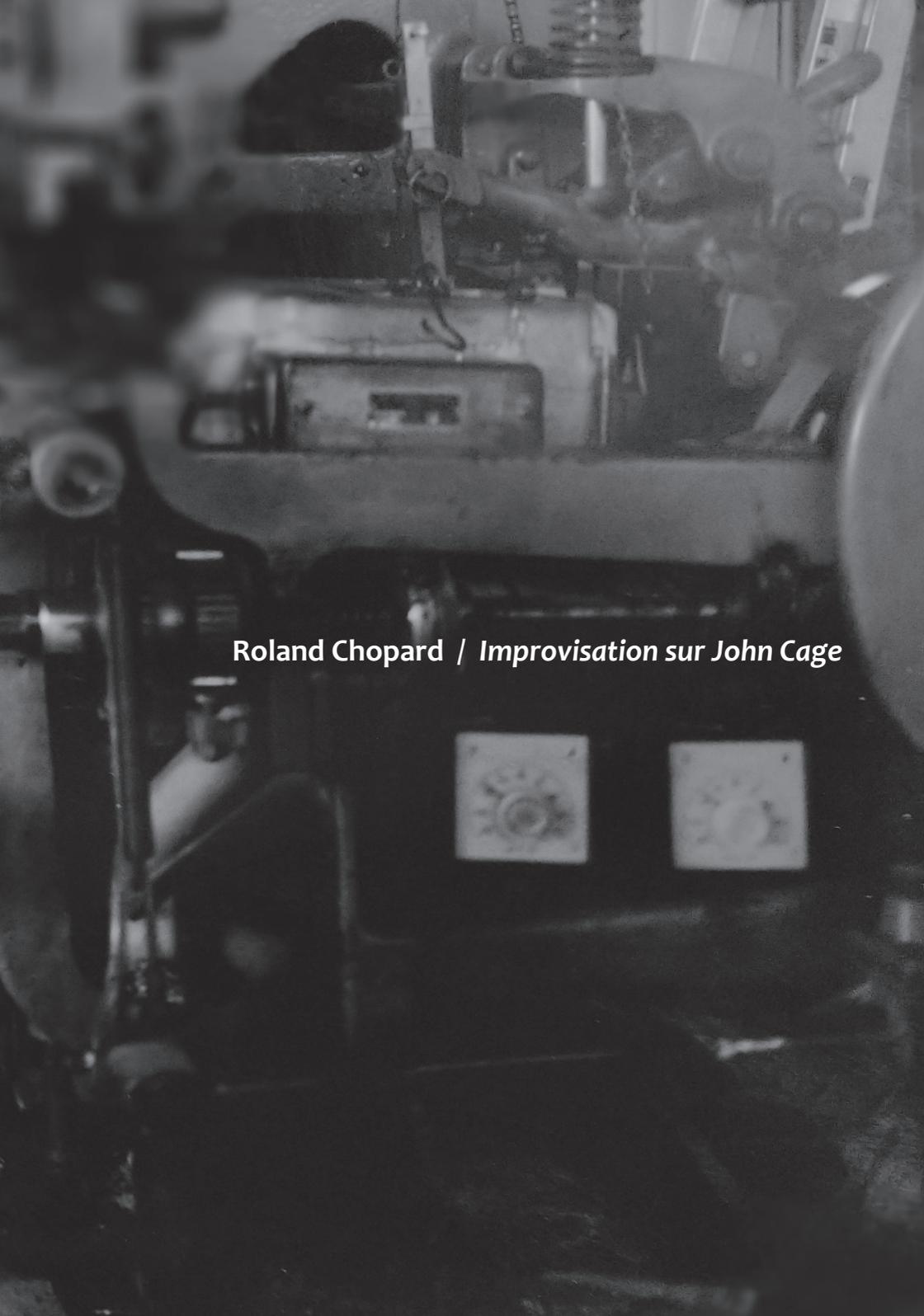


la plus fragile vision d'une forêt, chaque pierre mangée de lichens, chaque langue de feu, chaque souffle de vent encore. l'irrépressible désir de ce monde qui n'est d'une autre vie que de la sienne. l'escalade de cette matière en nous pour : continuer, sans cesse, dans l'espace des instants. les mots sont si loin du grand taire, si loin. nous n'avons pas la force d'étouffer ce qui en eux voudrait, quand bien même encore. une seule fois, toujours. nous n'en avons pas la force, et nous cherchons d'autres temps, d'autres lieux à ce là. d'autres creusements à continuer ainsi, aussi.

dire, faire et moins taire. pour ce qui reste : langue, si rien, reste cette sensibilité que nous avons : aux silences, aux froissements, aux murmures des mondes sans voix ni pensée. à cette vague immense que nous ne connaissons que trop bien. à cette vague immense, aux nuits sans fin et à nos paroles sans densité. pour ainsi : dire, faire et moins, serions-nous de trop, notre vie serait-elle excessive, et de si loin, quand bien même nous ne demeurerions : qu'une seule fois encore, et peut-être moindre, ici, en ce là que nous n'effleurons qu'à grand-peine. dans cette spirale du dire quel monde, si ce n'est lierre, sarment, insectes souterrains, et tout ce qui s'ensuit. n'effleurons ce là, seulement, et à grand-peine, souterraine. un monde peut être encore peut-être. un monde autre : langue, excessive langue, à notre vie si taire.

[...]





Roland Chopard / *Improvisation sur John Cage*

John Cage  
a disparu le jour  
de la naissance de  
mon fils Ludovic  
le 12 août 1992

il n'y a pas de lien  
de cause à effet entre  
ces deux événements  
simple point de repère  
quand je cherche le hasard  
dans mon errance

une approche timide  
au festival de musique contemporaine  
de Metz en 1981  
quand je lui avais remis  
un exemplaire de  
la revue *Æncrages & Co*  
en espérant qu'en retour  
il m'enverrait  
un texte-champignon  
comme j'en avais vu dans  
un numéro de  
la revue *Action poétique*  
agglutination & enchevêtrement  
de lettres de différents corps  
et jeux de mots sur  
mushrooms mouchérons  
voyant d'avance toutes  
les difficultés pour imprimer  
de tels poèmes dans

mon atelier typographique  
de Bois-de-Champ  
ces poèmes espaces ou espaces poèmes  
devenant ainsi  
Bois-de-Champignons  
dans ce lieu perdu  
des Vosges  
perdu oui mais pas alors  
pour la typographie  
ni pour les champignons  
puisque J.F. qui ne connaissait rien  
à la poésie mais qui comme John Cage  
savait beaucoup de choses sur les champignons  
m'avait soutenu qu'il trouverait là  
tout près de la maison  
ces fameux lactaires délicieux  
qu'il cueillait dans le sud  
de la France  
et qu'il m'avait fait goûter  
conservés dans l'huile  
et effectivement il en avait rempli  
un panier  
à quelques dizaines de mètres  
de mon atelier  
où personne ne semblait  
les chercher

j'ai même imaginé  
qu'un jour John Cage  
viendrait dans  
ce coin perdu des Vosges  
pour chercher aussi des champignons

tout en improvisant un poème  
pendant la cueillette  
poème qu'il m'aurait fallu aussitôt  
composer en plomb  
sur mon Intertype américaine  
sous sa dictée avec  
son sourire malicieux  
tandis qu'en même temps  
il aurait enregistré les sons  
cliquetis et rythme de la machine  
tout cela pour réparer le faux bond  
qu'il nous avait fait à Villeneuve-les-Avignon  
où il était attendu dans le cadre  
des rencontres poétiques  
pour faire une promenade surprise  
une improvisation poétique  
ou une cueillette de champignons  
ou un enregistrement de sons  
personne ne savait  
mais il n'était pas venu

une autre fois  
dans le salon de la gare de Metz  
en 1987 pour un happening  
il s'agissait de déplacer lentement  
et de manière continue  
les meubles de ce salon  
de nombreux micros étaient  
suspendus au plafond  
les participants étaient sceptiques  
ou amusés

Jean-Louis Houchard était  
parmi les plus actifs  
il avait ajouté des percussions  
avec des ustensiles de cuisine  
mais John Cage n'était pas là  
en tout cas je ne l'avais pas vu  
pendant cette création

quelle vraie proximité ou  
quel rapport autre pourrais-je avoir  
avec John Cage  
sinon cette jubilation  
quand je trouve  
des mots-valises  
cet intérêt pour le hasard  
essentiel pour la création  
la lecture de ses mésostiches  
dans *Mirage verbal*  
et dans *Songs for CW*  
a même été un élément déclencheur  
pour des élèves en difficulté  
qui ne connaissaient guère la poésie  
et qui ont écrit « à la manière de »

une geRbe de cinq  
rOses signe d'a  
mour et de tendreSse  
venuE de mon cœur  
et allant verS toi

de mon côté j'ai composé ce

SOLiLOque Autour des SONGS FOR CW.  
de John Cage  
à partir de la dérive musicale  
FWWWTJCSFW  
de Jean-Louis Houchard

*avais cru*  
à l'aveu sans fin

de la dérive  
multiple      entré comme par      effraction  
dans le projet

il y avait l'oubli l'oubli un autre babil

COMME SI

tout était

à

refaire

un retour à l'origine

une manière de recommencer

chaque geste

un

DÉTOURNEMENT continu  
la dérive multiple

la répétition  
impossible  
avais hésité entre  
**LE SILENCE**  
musical et l'extrême profusion

**le son**  
à vif dans  
autant que dans *la graphie*

*une traversée with without* *une série de mots*  
verticaux  
l'absence combinée  
une mesure sans unité

**CE SERAIT** l'emprunt / l'empreinte du

**HASARD**  
qui comblerait ou colore  
toute tentative

« accélère ou ralentit » la variation inexplorée

donne le choix des moyens  
pour continuer  
l'aléatoire

fluide *jubilatoire*

*l'errance notée*

l'espace me hante aussitôt

comme **l'enfant qui fait des sons**

en regard de *la durée* une LETTRE  
l'éclat du NOM

à distance *une voix* sans conséquence

instrumentale  
accompagne l'expérience  
ouverte « condition même de la jouissance esthétique

*l'écho* d'un désir  
commence par

la musique *l'écoute* liée  
*au regard*

qui parcourt un réseau *in(dé)fini*

Je pense fréquemment à lui  
comme grand dispenseur de liberté  
d'ouverture d'esprit

John Cage est mort  
Ludovic cherche sa voie  
l'atelier typographique  
de Bois-de-Champ  
a brûlé en 1986  
j'avais sauvé l'intertype américaine  
elle a disparu dans  
un nouvel incendie  
à Baume-les-Dames en 2007  
je reconstitue  
un nouvel atelier typographique  
pour faire des livres  
encore et toujours  
je continue d'écouter  
et de voir John Cage  
souriant

1992 - 2007

---

Improvisation sur John Cage a été publié dans « John Cage », sous la direction de Jean-Louis Houchard et Daniel Charles, Voix éditions, 2008

Une partie du poème (la partie centrale éclatée) a été lue pendant l'émission « Atelier de création radiophonique » consacrée au « projet houchardien » de René Farabet avec Jean-Louis Houchard et Daniel Charles du 5 décembre 1993.



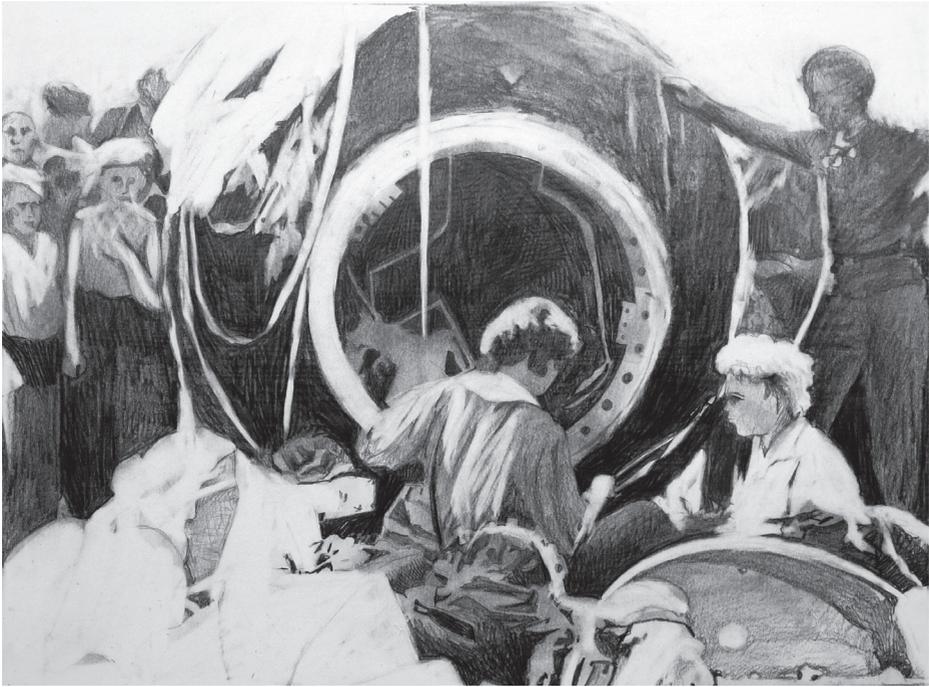
Sylvie Sauvageon / Les hommes en noir [détails]













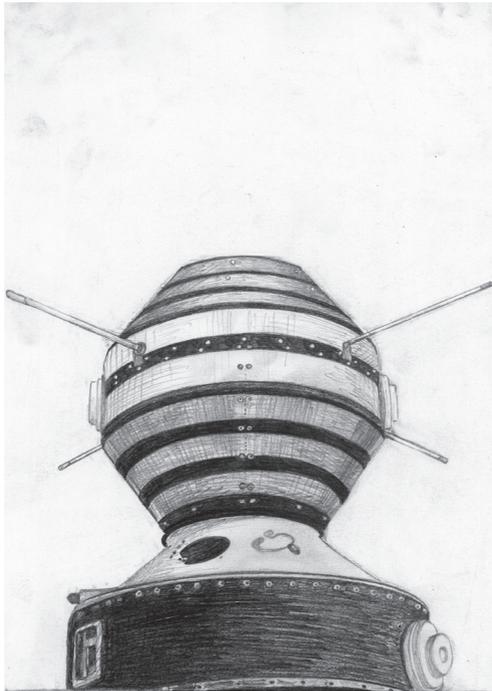


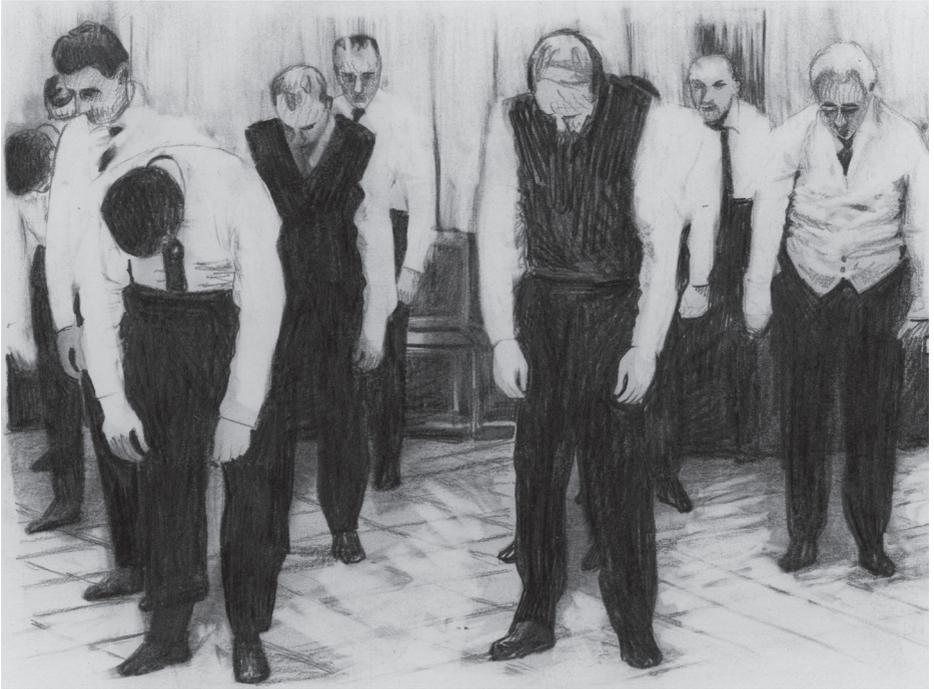


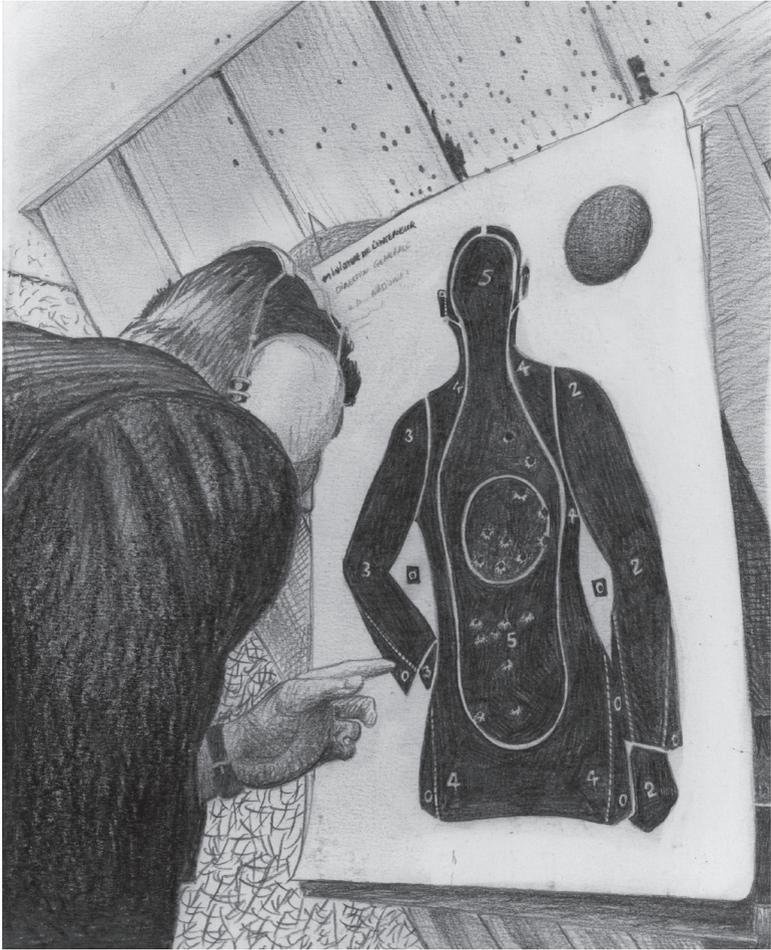






















À l'origine de ce travail se trouvent neuf paquets emballés dans du papier journal et liés par une ficelle. Chaque paquet contient, classés par année, dix à quinze numéros du magazine *Paris Match*, datés entre 1960 et 1967.

La plupart des reportages qui figurent dans les pages de ce magazine, donnant une place importante aux photographies, porte sur des faits d'actualité ou des faits historiques et, dans une moindre mesure, est consacrée aux personnalités du spectacle.

Le papier utilisé jusqu'en 1965 n'étant pas glacé, les impressions étaient de qualité médiocre : encrage chargé produisant des noirs profonds mais aux contours sans netteté, voire buvardeux. Ainsi, soumis à ces contraintes techniques, ce matériel graphique pourtant supposé véhiculer des informa-

tions objectives perdait en lisibilité, ou plutôt, et malgré lui, offrait une perception plus insolite de la réalité qu'il était sensé rendre compte.

C'est, entre autres, l'une des raisons qui ont motivé les 130 dessins qui composent la suite *Les hommes en noir*. Reproduits à l'échelle 1, ces dessins, réalisés à la mine de plomb ou à la pierre noire - à l'exception des quelques images en couleur - constituent une sorte d'inventaire partiel et énigmatique de personnes ou de situations exhumées, une galerie de figures spectrales, célèbres et anonymes confondus, une mémoire retrouvée d'un temps perdu.

Ces dessins, étiquetés et rangés dans des caisses, font partie du *Cabinet des Conservations et des Restitutions*, cabinet d'archives de Sylvie Sauvageon.







**Fabrizio Bajec / *Tanka pour les quatre saisons* [extraits]**



planté comme un pieu  
dans son embarcation l'homme  
au milieu du lac  
semble veiller sur la faune  
mais n'est qu'un épouvantail

.

dans le sous-bois on entend  
la belle voix hoquetante  
du coucou d'Alsace  
on le sent loin ou tout près  
et ma fille pense au loup

.

face à la mer l'homme  
spectateur d'une noyade  
revient vers sa femme  
mains dans les poches  
sans âme  
lui propose une ballade

.

sans point de départ  
est l'agonie du frelon  
qui épargne ses forces  
combien d'autres aujourd'hui  
remuent encore pour rien

quand la terre saute aux yeux  
la chute s'inverse  
l'écart se resserre  
l'univers est accessible  
comme un pied posé sur l'eau

.

et si l'été n'est plus là  
et les saisons se sont tues  
que faire du gris  
tombé sur nos vies ? beauté  
nouvelle ! longue saison !

.

le zen comme une méduse  
qui monte et descend  
dans la mer interne  
brûle tout et son contraire  
en éclairant nos abîmes

.

alors que tu ponds  
tes vers japonais  
les uns dégustent l'horreur  
les autres courbent l'échine  
toi tu triches même assis

quelqu'un a mordu  
une bonne part de lune  
s'extasie l'enfant  
penché en arrière mains  
sur les hanches très sincère

.

il traduit la langue  
des corbeaux dans l'allée lit  
le présent en marche  
prédit l'avenir des fleurs  
en quête de rimes riches

.

l'éclair alarmait  
la petite faune en fuite  
les meubles brûlaient  
sous la foudre mais ton rêve  
de sauver la terre mouille

.

c'est l'art du bâton  
qu'elle pratique aux aurores  
dans les squares désertés  
lorsqu'accourent les pompiers  
en short

elle en est secouée

madame la lune  
ce matin en haut des toits  
veille sur la paix  
quant à la guerre merci  
d'aussi bien la tolérer

.

eau profonde et bonne  
unique bien du patient  
qui descend par inertie  
dans le long lit de l'oubli  
et suit du courant les courbes

.

mouvements océaniques  
tempêtes nocturnes  
dans l'être au final  
dissous avec les étoiles  
sur une étendue de sucre

.

l'hiver exténué  
en sa dernière séquence  
offre la timide  
naissance au bout des ramures  
d'un vert encore plus vert



A black and white photograph of a dry, hilly landscape. The foreground is dominated by tall, thin grasses and some leafy plants. The middle ground shows a sloping hillside covered in sparse, low-lying vegetation and patches of bare earth. The background features more hills and a clear sky. The overall scene conveys a sense of aridity and natural beauty.

**Manuel Reynaud-Guideau / *Les lieux-dits***

*Et il est vrai que le mouvement d'Héraclite n'est pas non plus d'avancer sur l'unique route droite, ainsi que le Parménide de la tradition, mais de nous faire passer, comme à notre insu, même dans les lieux les plus différents, cependant par le même croisement, là où les chemins nous conduisent, selon des itinéraires toujours autres, vers la Chose non à trouver et non à espérer, et pour laquelle il n'y a pas d'accès.*

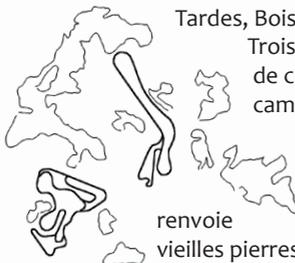
Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*.

Aux Corgeolles, entre Bois des Sablières pistes, stands, lique petit circuit Certains week-end de course provinciale dans de son



la Combe aux Échos, la Combe au Moine, le et la Combe au Frêne, le circuit automobile : gradins, parking visiteur dans le champ. Bucodans une campagne calme et bien gardée. ends, arrivent nombreux, au volant de voitures anciennes, de collection, tout une notabilité et ses invités. Défilé de couleurs et gros moteurs le coin de Corgeolles, le reste du temps est fait quotidien bien calme.

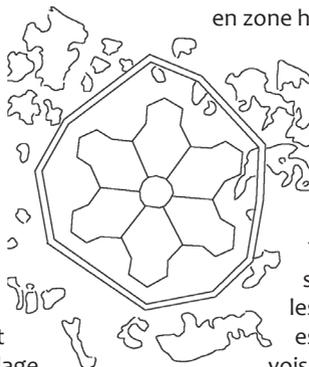
La Côte de Drouille, les cheval. Pas de la le cadre les pistes du circuit crisse et façades de



Tardes, Bois de Villareix, le Pont du Chet, Puy de Trois Bouleaux, le Puy des Meules, Chassin de chevaux dans cette douceur bucolique campagne vallonnée et verdoyante, mais champêtre pour sport automobile et noires de l'asphalte traçant les courbes du Mâs du Clos. La gomme des pneus ses hurlements rebondir sur les vieilles pierres des fermes abandonnées.

Décagone en Brenne, entouré des étangs : le Pouquereau, le Grand Maître Guillaume, Niel, Corbette, Mardouin, Pifaudière, Bâtard, Coudreau, Thomas, Foucault, Sault...

Terrain militaire secret blindées 40 tonnes, haut, 22,6 kHz ondes. Villeperdue, le Ruisseau distribue tout ça, des le Bois Dion, l'Étang des Charbonnières, et comme le Blizon. brande, la bruyère. bruyante du canard mares passent parmi Les eaux, les ondes. Tout que rien ne s'ébruite. Village pas parler. Ici personne ne peur flottante sur le marais. Hiver et nuit. Pays des landes éteintes, des langues d'autrefois oubliées.



en zone humide. Bunker portes pylônes 300 mètres de L'Étang de la des Cinq Bondes qui petits étangs comme de la Folie, celui des biens grands, Partout l'ajonc, la Traversée rapide et siffleur. Les espèces des les fréquences secrètes. est si humide et si ancien voisin silencieux, tenu à ne vient avec des questions. Région floutée,

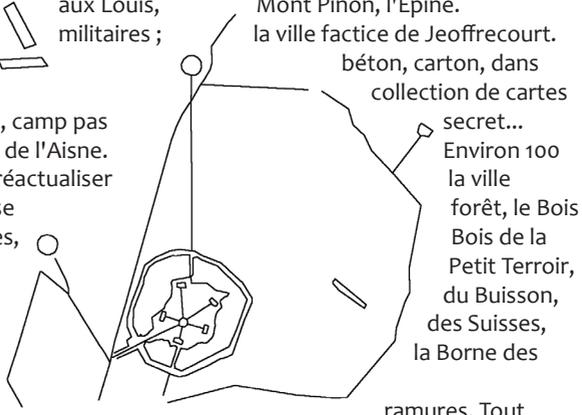
Au Bois de Norges, les sentiers harmonieux pour les saisons forestière entretenue protège en bandes déboisées du parcours de haricots. À l'herbe encore green. La réserve d'eau, pour maintenir tout ça Autour, Champ Diablerie, la Combe aux Serpents, sportif, le Champ au Loup. sommeillent. La neige parfois ensevelit le sous-bois. À l'est, le golf net sur les champs. Encore à Norges-la-Ville, les tas de fumier, des entrepôts.



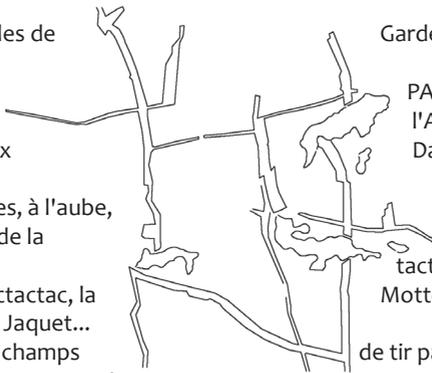
tracent des parcours pédestres. La masse son sein les grandes de golf, en forme plus rase, le polygonale, bien vert. Les Herbes, l'école de tir Les écuries en lisière

les rondins en tas dans et la forêt s'arrêtent quelques pas et l'on est quelques lampadaires,

Au camp de Sissonne : la Montagne Caurette, le Bois de Lamotte, le Petit Terroir, le Haut Buisson, Terre aux Louis, militaires ; Mont Pinon, l'Épine. la ville factice de Jeoffrecourt. béton, carton, dans collection de cartes secret... Environ 100 la ville forêt, le Bois Bois de la Petit Terroir, du Buisson, des Suisses, la Borne des ramures. Tout pousse, profond, respire. Rien de factice, vol bas dans les buissons, petits êtres rampants filent par les sentes discrètes. Forêt profonde respire autour de Jeoffrecourt, maquette échelle 1.

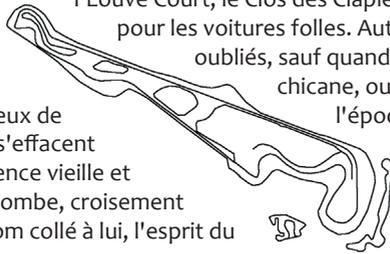


Entre les Brandes de l'Étang Maxime, des le ruisseau de Le Pâtureau aux Coups de feu, mitrailles, à l'aube, Croue, l'Étang de la Frissonnière, tactactactactactac, la Cadoret, le Pré Jaquet... Manœuvres et champs topographies et toponymies.



Gardéché et les Bruyères de PANS !, des tirs, où passe l'Allochon. Dames, l'Étang Grolleau. par le Bois de la tactactactactac Motte à Rabuchon, l'Étang de tir parmi les riches

Bois Soleil, la Plaine de la Draille, Vallon de Fauveyrier, le Puit de Morais, la Roche du Saule, le Grand Lac, les Amandiers, Plaine du Grand Seuil, Vieux Mounoï, le Clos Marin, l'Éouve Court, le Clos des Clapiers, la Queue de Sartan. Autre circuit pour les voitures folles. Autres noms anciens sur le point d'être oubliés, sauf quand parfois ils servent à nommer telle chicane, ou la tribune spectateur. Les noms des lieux de l'époque piétonne, de l'âne et du mulet, ils s'effacent de la carte, laissent des blancs. La Provence vieille et chaude, vibrante, où chaque creux, combe, croisement de chemin, petit bois, porte avec le nom collé à lui, l'esprit du lieu.

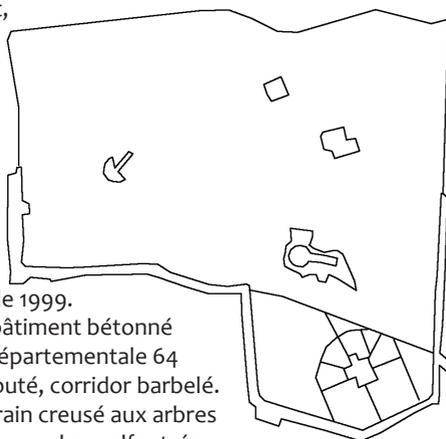


Large zone, d'un terrain accidenté enclos par une bande défrichée coupe-feu, soixante mètres de large. Super centre France, bien au milieu. Forêts, vallons, combes et plateaux. Tout terrain. Le Puy de Naud, Prade de la Daigue, Puy des Chaumillons, la Pâtüre de Soudeise, Croix d'Échoron, Bois de Robinson, Grand Puy de Lair, Puy des Bessades, Bois de la Fond Vierge, le Moulin du Grand Pré, Étang de Coutésour, Mont Pibeau, Bois des Fonds Morts, la Fontaine de Chauve, Puy du Boutignon. Tout terrain, exercice de troupe. Course de blindés, en avant les paris. Qui passe en premier au Ruisseau des Aiguillères, caporal machin ou sergent truc. Les tanks accélèrent à la Fontaine du Bouquetin, vroum vroum dans la côte du Puy du Quercy. Ça a donné des idées, on invite le Championnat de France d'endurance tout terrain à y organiser une épreuve annuelle de 4x4. Des civils sur le camp militaire, bien encadrés. La course de La Courtine. Jamais de silence pour la forêt meurtrie. Militaires et bagnoleux. S'y sont tous mis, gros bras, moteurs et mitraillettes. On n'aimerait pas y être renard, blaireau, petite biche.



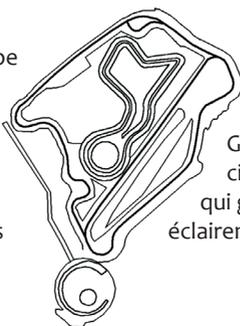
Mont Haut,  
Nauroy,  
Garenne,  
Tête de la  
la Voie de  
Mont,  
Georges,  
Cerisier  
Tirs  
appauvri.

d'un jour de 1999.  
officielle, bâtiment bétonné  
forêt. La départementale 64  
tout est flouté, corridor barbelé.  
froide, terrain creusé aux arbres  
explosions sourdes, calfeutrées,  
terre où personne, sans écusson militaire,  
ne posera jamais les pieds.  
Varbouson, Clé Marais, Le Pont de Fer, Cornillet, les Buissons Saint George, le  
Crible, la Caverne, Fond d'Argent. 103 m3 de déchets contaminés stockés.



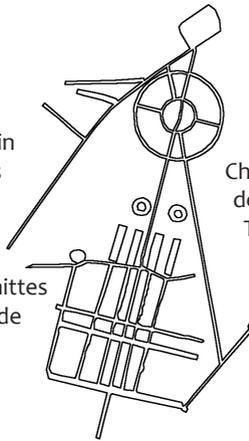
Fausse Froide, Fond de  
Grand Bois, la Petite  
Fond de La Vache, la  
Maie, Fossé des Chats,  
Saint Martin, le Gros  
les Buissons Saint  
le Pont de Fer, le  
de Beaumont.  
froids à l'uranium  
Détonation au matin  
Inauguration  
épais dans la petite  
traverse la zone, mais  
Autour, la lande  
clairsemés. Entre les  
c'est le silence d'une

Font Sorbière, Combe  
Canet, les Mûriers,  
Garrigue sous l'A9.  
les cannisses.  
l'autoroute et le  
Les pins parasols  
les grandes flammes



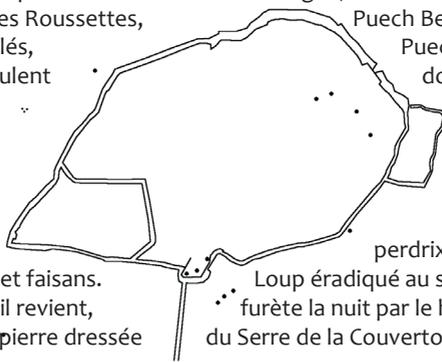
Escure, les Carbonières, Trou de  
le Mas Neuf, la Rompude.  
Villas pergolas à l'abri derrière  
Grondement quotidien entre  
circuit. En été le feu prend de partout.  
qui grillent, les cigales en furies. La nuit  
éclairent la piste déserte. Ton de goudron.

13500 ha. Bien grand Noble Terre, Maison Mitrailleuses, le Moulin Molandrin, les Grands Pied, Ravin du Fond Dolent, Butte de la Croix Patelet, Bricot, Bois des Marmittes Bâti, le Goulot... Grande



camp, au Bois Triangulaire. La Rouge, Village Détruit, Bois de des Perthes, la Voyette, le Cheminets, la Voie de Ripont, Brise-des Barons, l'Épine Marot, le Champ Tahure, Clairière du Talon, la Savate, Grand Bois du Trogoland, le Trou en Terre, la Haute Morée, Camp zone boisée et barrée.

Huit cents mètres d'altitude, sec, pas de sources, pelé, à l'os, aux vents. Western en France, le fameux camp d'instructions. Combe Longue, Lestournel, Puech Lagarde, la Bouissière, les Roussettes, Roc Pouchut, Boussoulés, Graminées blondes ondulent plus vertes auprès sources, des Dans ces passent fouines, lapins mais peut-être Agastous, remonte à la pierre dressée et faisans. il revient, Loup éradiqué au siècle d'antan, furète la nuit par le hameau des perdris rouges, Puech Bertrand, Puech Panier. doucement, des rares des avens, dolines. herbes, anciennes, du Serre de la Couvertoirade, et lance son cri sous les étoiles.







**Aziz Zaâmoune / *Poèmes racailles* [extraits]**

Un pied de vigne  
Approche  
Et c'est l'été  
Claudiquant  
Du vert au gris.  
Deux pieds de vigne  
Et c'est déjà l'inutile  
Besoin de marcher  
Jusqu'à l'horizon  
Pour le cueillir  
Tant t'habitent  
D'autres demeures.

.

À ocre  
Traverser  
Meubler les lieux du temps  
Tant que la brèche  
Engendre le mur.

.

Silence étale  
Voici venir l'océan.

Canne courbe  
Et fil tendu  
Voici mordre l'océan.

Il écoute  
Résigné  
L'aube bêlant aux avoines  
Sortir ses coqs.

•  
Feuilletant feuilleter  
L'une après l'autre les pages  
Ouvertes du catalogue  
Vaquer

Vaquer le récit  
L'opale et l'ajout  
L'inondé volubile  
De son état païen  
Volubile de ses audaces  
Vaquer d'instinct

Vaquer l'azur l'aplat.

•

Écrire l'aube  
L'ultime goutte de l'aube  
Que voici pure  
Et fragrante  
Descendant  
À pas comptés :  
Laisser pendre  
Pendre  
L'horloge  
Et ombre ombre  
Et ombre d'ombre  
Jusqu'à ce que lumière s'ensuive

Du jour naissant  
Sortir à contrario  
Sortir indemne.

•

La montagne  
Jouer  
À  
Qui perd  
Gagne le nord  
Versant sud

J'y vais donc  
De ce pas  
À où.

.

Midi la verticale du lundi  
En descendant l'été

En descendant  
Du vert au gris  
La distance pied de vigne  
À dévaler  
À neuf

À dévaler  
À badaboum  
L'escalier.

.

- Que peut la poésie, ou pas ?  
Des fois qu'il faille s'interroger sur rien...

.

Lunatique  
Et rompue  
À tous les silences  
La diseuse des sables  
Dit la levée  
Du jour  
Dit l'océan  
Dit l'océan racaille.

.

Dans ténèbres  
La nuit  
Il y a  
Arbre

Arbre qui cache  
Se cache  
Pour mieux évoquer  
Là où l'azur se mérite  
D'où  
Arbre  
Est  
un Verbe

Quoi qu'on dise.

.

Quand il faut parler se parler au mur  
Sans ras  
Ni pâquerettes.

.

Quand Le soir  
Aux quatre vents de la ville  
Les oiseaux volent  
Te volent  
Ton bien  
La ville  
Le vent.

.

À minuit trente-six  
Taquer une mouche

Quelqu'un quelque part  
Vient de taquer une mouche

Cette mouche rampant le long du mur  
Dirait Sylvia Plath  
C'est la marque du destin

- *J'naffou* ! se dit-il à brûle-pourpoint  
Il vient de taquer une mouche  
La race de sa maman d'une mouche.

Dessein  
Tanger  
Esquisser  
Mine de plomb  
Mine de rien.

Que de vacances rouge rayé  
Que de chaussures blanches  
Inexplicablement.

.

Quand le poisson poisse

Et puis  
Il y a le rat qui penche  
Penche

Penche-toi penche  
Ô rat qui rit Rit  
Et puis  
Il y a l'océan  
Qui fait pschitt...  
Pschiiitt...  
D'où grabuge dans la meule.

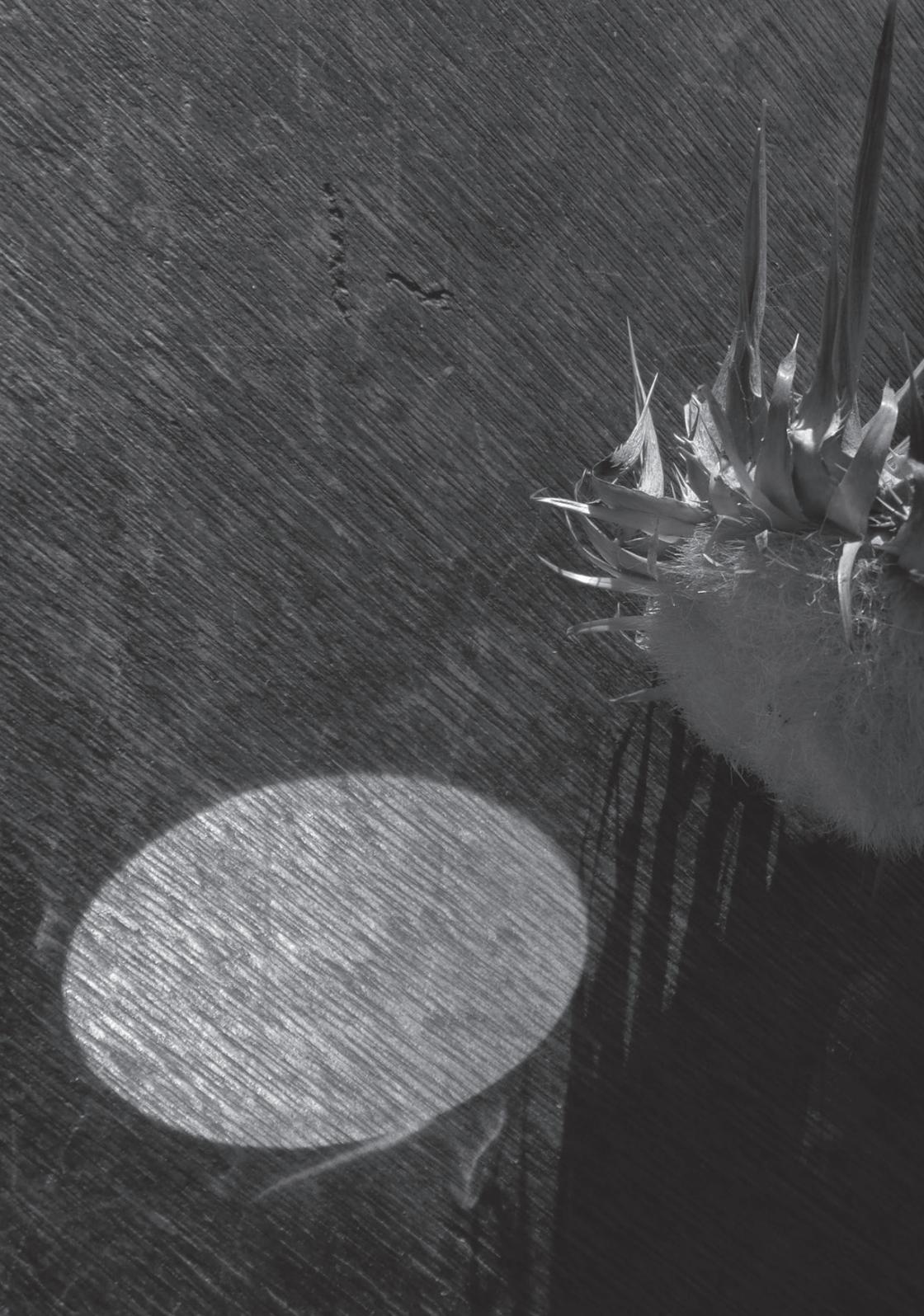
.

Et sinon, il y a l'histoire de cet homme à la plage de minuit, lequel, longeant le littoral, glisse, tombe, tombe à la renverse et, étant foncièrement chauve, tombe sur la tête, re-glisse donc illico sur sa tête, puis rebondit sur ses pieds, fait une première pirouette arrière, puis une deuxième pirouette arrière comme pour nous faire chier, avant de nous lancer tout sourire, en guise de bras d'honneur, un somptueux Hop-là !, et va se baigner comme tout le monde, la conscience tranquille.

.

Se mirer dans l'océan  
La belle affaire...  
Qui de la mer ou de l'océan nous est arrivé en premier,  
Là non plus, Aristote n'a jamais tranché.

.





Hervé Bougel / *Métaphysique* [extrait]

Je ne suis pas d'un arbre  
    Je ne suis pas d'un ciel  
ni branche brisée  
ni bois vert    ni bois mort  
Sève de moi-même  
à main coupée  
je suis sous l'ongle  
    sous la marque  
sous la foudre  
    des cheveux  
sous la menace  
    de l'épingle  
Un corps passé  
Sève de moi-même  
    à doigt coupé  
Cette blessure  
    ne coule guère  
.  
Ni chair ni mort  
    au lieu où je vais  
petite absence  
    où je passe

faux-semblant  
de toute éternité

Ni chair ni mort  
Ce sont les os  
je sombre  
dans une paix pesante

j'extrais  
pour dire  
dans un monde pesant

Et  
rien ne sied aux branches  
ni  
la maison qui brûle  
ni  
la paix qui éteint

La ligne  
comme je la trace  
elle est sans ombre  
dans l'épaisseur de son grain

Je ravive  
ce qui n'est plus

je suffis  
à l'amble  
à la marche

je trahis  
la digression des sens

l'amplitude traversée

le volume nourri  
de son écho  
l'angle épris  
de sa marge

Pareil à tout autre  
travaille à ta perte  
avec  
la hargne des haches

Tant d'arbres échappent  
que la main accueille

Homme de terre  
aux bras d'écailles

je trouble ce qui sème  
je chasse ce qui dit

Ce qui vient au ventre  
est mort

il reste  
le corps ses dents

nous tenons  
par nos seules traces

L'œil explore son contour  
sa paupière absente

il n'est pas  
de monde fondamental  
de ciel qui soit

Soudain  
c'en est assez d'être  
la force manque  
l'envers de l'œil  
emporte le contour

Je ne vois plus  
le ciel fermé  
son paysage bas

nous sommes au bout  
visage figé  
dans la cire première

Et  
rien n'échappe à son terme  
je connais  
ce qui mène à la fin

qui saisit aux épaules  
d'où l'on n'échappe pas

Je trouve cela

Qui se sera soucié  
de la pertinence  
du monde  
de ses justes réponses

Ainsi  
ce n'est pas de hasard  
la chance  
la jeunesse la propose

la pierre  
n'abrite pas  
rien n'héberge le corps  
rien ne protège

de cette usure  
au-dessous

la manche retournée  
le vêtement

n'est pas déchiré  
ainsi la bouche  
collée  
sans soif

Je ne vais  
pas à ma fin  
homme sans caillou  
à l'intérieur

encore  
que peu d'espérance  
me tienne  
aux os

une fraîcheur  
de médaille  
l'été revenu  
ma friable maison

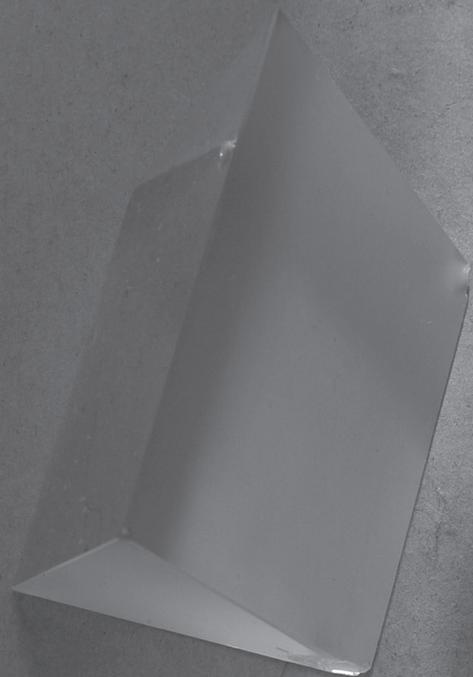
De lin  
de soie de coton  
on supporte  
son dernier vêtement

ce qui pèse le plus  
l'étoffe la frange le fil

Peut-être serons nous assis  
dans la part létale

sensibles au souffle  
à l'averse des dents

brise sans pareille  
que notre voix



Ça ne battra plus  
sans fin

espérer la saison  
son travers

longue saison  
long accroc

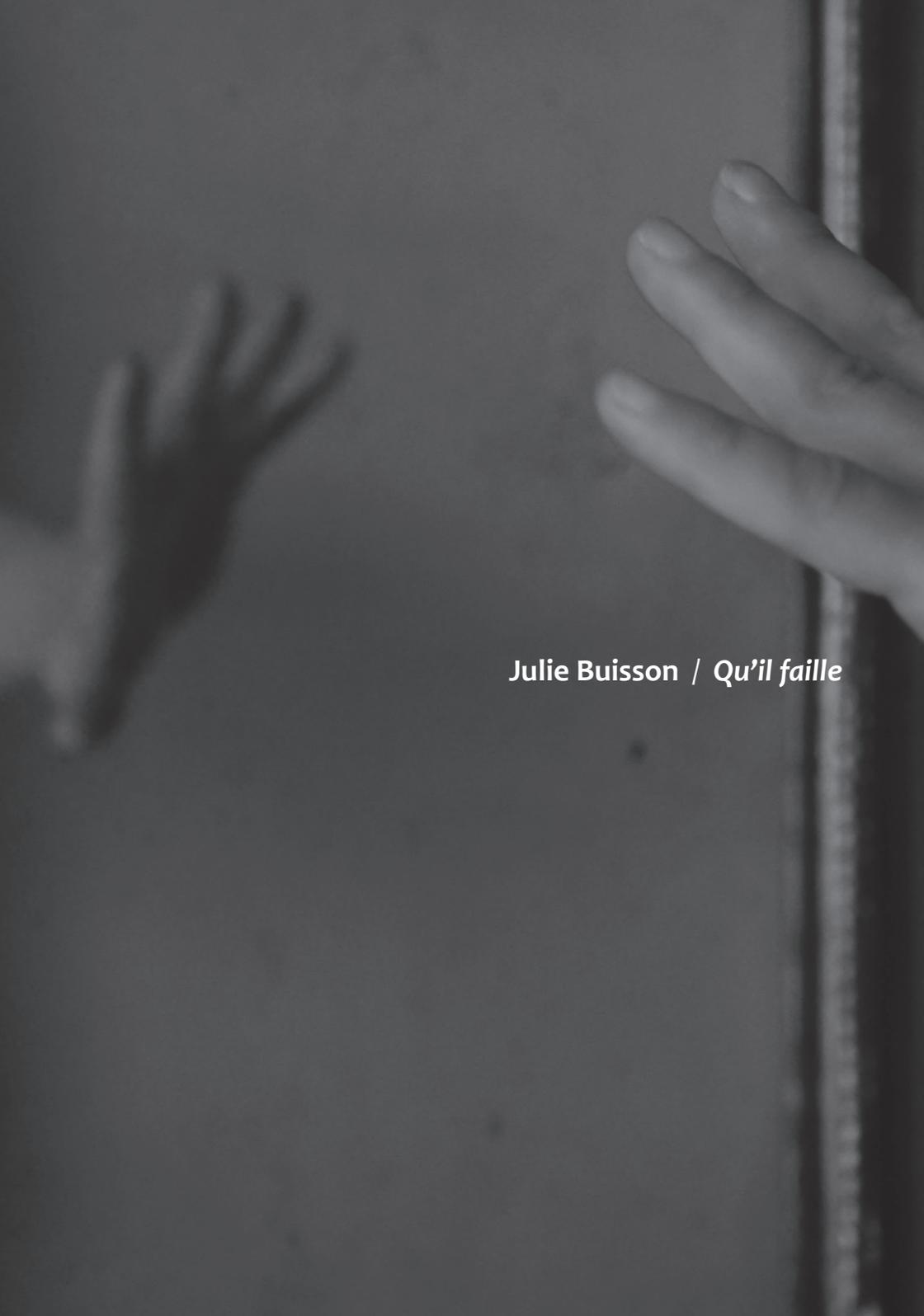
comme faille  
déchirure du vêtement froissé

faille tracée en nous  
cette part nous manque

Dans les combles  
ça bouge ça demeure

croire  
ça ne s'installe pas



A black and white photograph showing a hand on the right side of the frame, reaching out towards the left. On the left side, there is a shadow of a hand on a wall, mirroring the hand on the right. The background is a plain, light-colored wall. The lighting is soft, creating a subtle contrast between the hand and its shadow.

**Julie Buisson / *Qu'il faille***

Un glissement violent  
Arraché à lui-même, extirpé, le voilà  
Une maison, la cuisine  
nouveau paysage

Éboulement de miettes sous la table,  
elles collent aux pieds nus  
du matin embrouillé  
Il n'en a rien perdu

La machine à café  
chahute, s'ébroue  
gouttelettes de condensation  
au-dessus de la brume

Les toasts sautent du grille-pain  
brûlés  
c'est sa petite blague du jour  
son petit tour

Son visage avance et recule dans le mur  
avance et recule  
il hésite  
déborde à peine des briques

Il se fond  
se confond  
s'efforce de disparaître  
lui que personne ne voit

C'est son truc,  
cette discrétion à outrance  
se sentir de trop  
Quel homme était-il, avant ?

Seul sur ce territoire occupé  
il gravite, se faufile sans chaîne  
son boulet c'est la peur d'effrayer  
la gêne de son incongruité

Mais parfois il souffle sans vie  
dans leurs cheveux en pagaille  
leurs épis  
sur la joue pleine de céréales

Le café est versé, lait mélangé,  
pas de prise sur la tasse  
déplacer un pot, un couvert,  
l'éternité

Fantôme de l'aurore, du crépuscule  
il a peur du noir, c'est navrant  
Faudrait qu'il bouscule, hante  
Qu'il s'y fasse...

Âme en vague, il se cherche dans toute surface  
qui brille, miroite  
Il voudrait trouver son reflet ;  
même pas une ombre

Parfois il parle crie dans leurs oreilles  
s'égosille  
voudrait frapper craquer arracher  
parfois

Spectre diurne par choix  
il est coincé, ne peut qu'explorer  
la cuisine, la salle à manger  
Se diluer dans le brouhaha de leurs repas

De son abîme pourtant  
il ne se lasse pas de cette compagnie  
bruyante et désordonnée, elle le réjouit  
depuis son silence, sa nuit infinie

Hors du temps  
il arpente ces deux pièces  
et les visages qui les traversent  
il les observe, s'y attache doucement

Il pose son regard dépassé  
sur leurs doutes et tracas ;  
il pense « Nous, chiens de paille... »  
Mais qu'offrir à leurs batailles ?

Plus calme, le souper  
récits de la journée des enfants  
des projets se dessinent  
Vertige de son avenir, absent

Avoir une place,  
chaise, assiette, verre, même vides  
être attendu, laisser une trace  
Il se laisse languir

D'un mur à l'autre il erre, titube  
à la recherche de sens,  
de présence  
Nuit pâle d'effroi

Où repose son corps de chair et d'os ?  
Satin, bois, terre, qu'est-ce qui l'enserme ?  
Depuis quand, et comment ?  
Rien ne reste de ce qui l'a fait choir

Mais petit à petit il commence à se calmer,  
finit par apprécier, presque,  
apprivoiser  
cette vie de spectre

Du frigo au buffet  
Occuper ses journées,  
suivre une mouche, un devoir de français,  
la recette mainte fois manquée

Une porte grince  
le parquet crisse, il est joueur  
Être imperceptible, non sans malice,  
particules d'outre-tombe

Une onde dans le rideau, un froissement  
Un ange passe...  
Conversation du soir en suspens  
sa présence soudain inquiète

Fragile équilibre, être là sans l'être.  
Juste deviné,  
peut-être inventé  
ne pas troubler, un peu chatouiller

Puis un jour  
Patatras

Fruit de son entêtement,  
la belle faïence  
qu'il a poussée, exaspéré  
a chuté  
brisée

Silence sidéré

« La maison est hantée »

Il voudrait disparaître à nouveau  
fondre en terre  
où il aurait dû rester ;  
s'excuser

Il regrette à présent  
le geste de trop, impatient  
Vouloir faire partie de la famille,  
un parmi les vivants

Se faire oublier maintenant  
Semaines, mois, quand ?  
S'estomper un peu plus,  
être moins que rien

Fallait qu'ils s'habituent !  
Lui a le temps,  
elles grandissent, il sent l'urgence  
impatience

Un soir d'été  
dans un halo de poussière  
les filles le devinent, il est sûr  
Sourires ? Elles continuent à manger

Un matin, sa main vide fait basculer  
la tasse de lait chocolaté  
la petite rit en douce  
Secret bien gardé, complicité

Cumulus de joie  
dans ce nuage sec et maladroit  
un peu d'espoir resurgit  
le charme a pris

Arraché à la vie,  
maintenant il prend sa place  
ectoplasme coquin il teste les limites,  
l'humour des petites.





Denis Heudré / *Un monde rondement carré*

/ une ville une rue / au désaccordé des immeubles / garés devant les voitures / égarées peut-être / du métal / du verre obscur / cacher la transparence / de nos vies pas vraies / pourtant, une fenêtre elle / ne souffre pas de sa transparence / et moi j'ai mal à cette transparence / détacher mon regard / de tous ces corps qui passent / quelle représentation du lieu / sans cette vie qui s'efface ? / le lieu est là / devant moi / se penchent les arbres / traversée de feuillages / masquent les vérités / je n'ai plus qu'à inventer le paysage / qu'à y ajouter mon pas dans son histoire / je ressens de l'endroit / comme une injonction d'écrire / recoin de poussière / sans caméra pour surveiller / de mon pas ne reste / que quelques tessons de lumière /

/ tout est en ordre / circulations rectilignes / toute courbe remonte aux temps anciens / espaces alignés verticalement et horizontalement / agencement de lignes / lignes droites / comme pour purifier son espace / le monde façon parking / ville aux rues alignées / une femme la main passe dans ses cheveux / royaume des perspectives / des points de fuite entre tensions et excès / pourtant, l'on nous parle de sphère familiale / de sphère du travail... / un monde rondement carré / zigzag zone / des rues droites / un parking / des enseignes zalignées / des idées dézordonnées / ses sons masqués / sonorisation de l'espace public / aller m'enfermer dans ma voiture / mots zigzagué en je / gribouillis du jour / mes mots en travaux /

/ en bas, j'écoute les heures / chuchoter dans les arbres /  
espérances de ville / mais quel est ce parler qui tombe /  
des fenêtres sur mes pas / regard sur la rumeur urbaine  
/ pourtant plus personne ne se parle d'une fenêtre à  
l'autre / ville peuplée de présence / préfère les rumeurs  
de voitures / de ces présences qui nous hantent / à pas-  
ser auprès ou à se cacher derrière / des fenêtres ou des  
portes sécurisées / il y a des vies / eux / moi / les autres / il  
y a des vies des mots des histoires des souvenirs / des lan-  
gues qu'on ne comprend pas / des pas / des colères / des  
vaisselles pas faites et des télévisions allumées / des photos sur  
les murs ou les buffets / parfois la souffrance l'usure tout  
autour / chacun cache ses soleils / sous son paillason /

/ la pluie sur le lieu du je / Rennes ville-je / une grue se  
prend pour un arc-en-ciel / une bruine fait silence / un gré-  
sil abîme la ville / en lui volant ses miroitements / plus il y  
a de villes plus il y a de fenêtres / et plus il y a de fenêtres  
plus il y a d'envols / mais pas aujourd'hui / temps-silence  
sans l'ébouriffement / qu'il en soit de nos villes / autre  
chose qu'une répétition de fenêtres / c'est quand même  
des vies derrière les murs ! / nos espoirs / au hasard des  
tours / tout de nous ailleurs / vers si peu de choses ici / un  
autour plus amène / plus près du bleu / voir la mer autre-  
ment qu'en son bain / la ville sait qu'elle ne peut étouffer /  
nos hâtes d'en partir / je suis certain d'ailleurs que ma ville  
/ aurait une autre lecture de mon attachement

/ être lieu ou ne pas être / monter en je / pour mieux s'apercevoir / escalator élévation / profiter de cette escale / ne pas marcher se laisser transporter / observer les lieux les autres / ses sensations / est-ce le pas qui créé la ville ? / de quelle écriture est-il l'alphabet ? / attention sortie imminente / tout là-haut / j'ai cherché des yeux le lit de la lune / n'ai trouvé que du vent dans les étages / si haut s'efface le pouls de la nuit / j'ai rêvé que des villes qui s'aimaient / s'attiraient dans un désir bizarre à se tenir la main / la ville s'éveille en immeubles / lumière en spasme / de quel pillage souffre-t-elle ? /

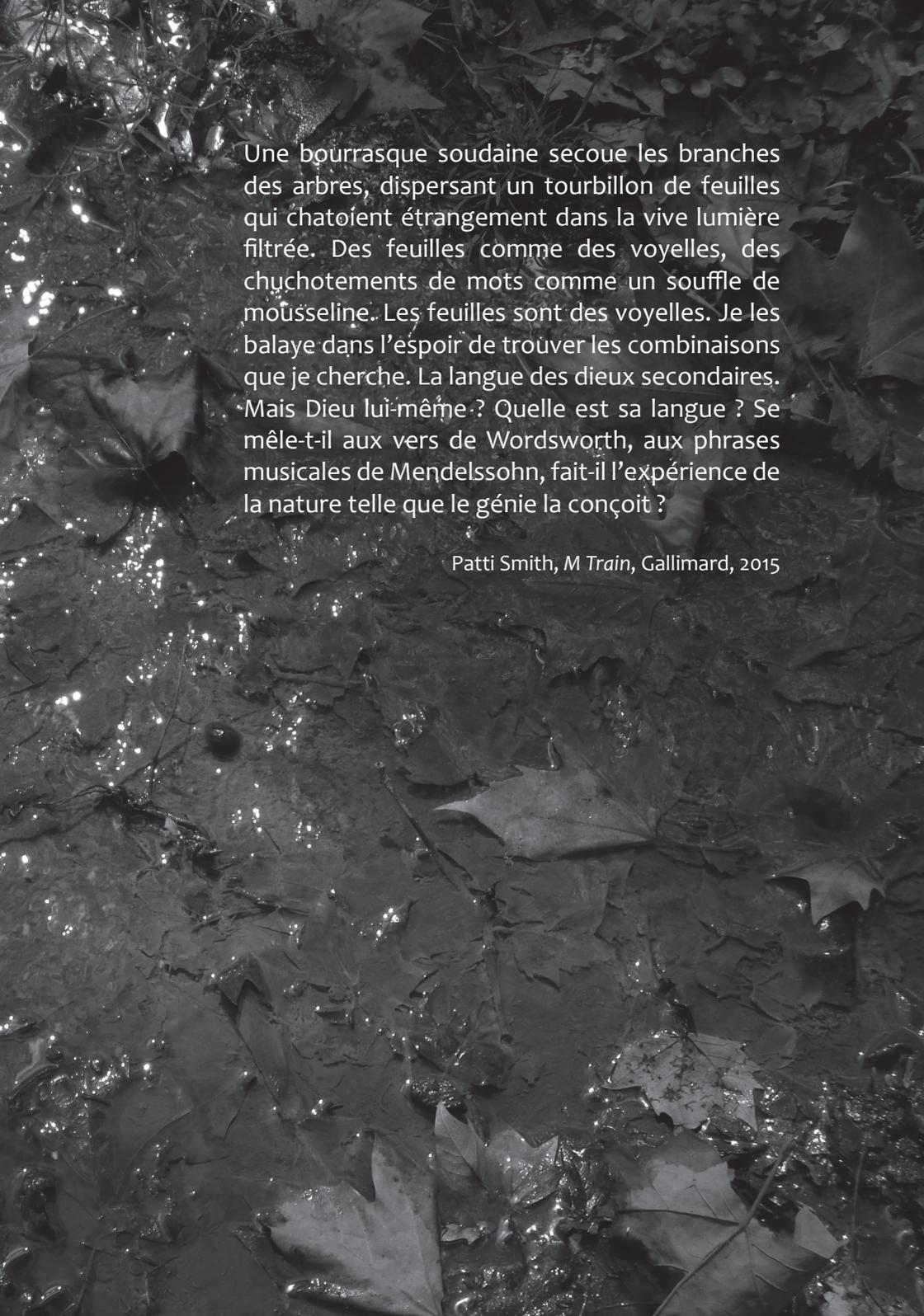
/ plongée dans la matière-urbs / zones proches et inconnues / vierges hors cartographie / trous blancs / espace nu sans fard / avec toutes ses imperfections / sous terre ces non lieux de parkings encavés / la lumière attire les ombres / puis là-haut / contre-plongée en concentré d'architecture / ville une sorte de loi de la hauteur / des vitres explosées de lumière / métallique substance de la ville / ne pas oublier le sol où la cité s'enracine / je perdu parmi ses racines / réel d'une vie à étages / marcher en ville / en écrivant mentalement n'est-il pas faire géo-graphie ? / je perdu parmi des souvenirs / des rues à se souvenir / un usage de l'urbain déjà usagé / je perdu parmi les mots / pour le dire / matière-ville à travailler / en poème /

/ plus loin on dirait un béton autiste / replié sur lui-même  
/ moisissures / ça sent les immeubles renfermés / froids  
les gens partis / on n'a jamais su leur nom / comme s'il  
n'y avait plus de mémoire à habiter / toujours plus de  
contacts / avec toujours moins de contact / les corps ne  
s'approchent plus / même la poignée de main ce shake  
furtif / se connecter d'abord avec soi-même / avant d'avec  
les bruits du monde / on dirait l'acier froid des ascenseurs  
/ le palier comme décompression / laissez-moi l'acier / j'en  
ferai des miroirs / oui c'est cela des miroirs / la ville en  
miroirs de nos incapacités / à nous projeter vers le beau /  
des miroirs pour dire autrement la ville dévorante / mes  
mots désabusés / parlent d'un ailleurs /

/ je / besoin de ville / de rues de gares de gris de grues /  
et de graffitis goudron et garages en sous-sols / de grilles  
et d'égouts / besoin de ville de zones / désaffectées / ces  
intervalles urbains délaissés / blessant l'horizon / besoin  
des mains de mendiants / ces intervalles humains / dé-  
laissés blessés / besoin de parkings / de supermarchés /  
magasins et marchands de terrasses / de cafés / de bruits  
et de monde / besoin de ville et de vivant / besoin de fe-  
nêtres / pour savoir le monde derrière / besoin de haut /  
pour savoir le loin / le là-bas / besoin de bruit pour border  
mes silences / d'arbres et d'humains aussi / pour le vivant  
/ pour me ramener sur terre / ville / ma seconde nature /

La poésie est là aussi





Une bourrasque soudaine secoue les branches des arbres, dispersant un tourbillon de feuilles qui chatoient étrangement dans la vive lumière filtrée. Des feuilles comme des voyelles, des chuchotements de mots comme un souffle de mousseline. Les feuilles sont des voyelles. Je les balaye dans l'espoir de trouver les combinaisons que je cherche. La langue des dieux secondaires. Mais Dieu lui-même ? Quelle est sa langue ? Se mêle-t-il aux vers de Wordsworth, aux phrases musicales de Mendelssohn, fait-il l'expérience de la nature telle que le génie la conçoit ?

Patti Smith, *M Train*, Gallimard, 2015

**Virginie Burgos.** Professeur d'espagnol depuis 20 ans et passionnée de photographie depuis toujours, Virginie Burgos vit et travaille à Paris. Elle apprend la photographie avec son oncle photo-reporter puis développe sa pratique au club photo de l'établissement où elle était lycéenne. Son travail est influencé par la photographie humaniste, la poésie et la peinture. Aujourd'hui membre du collectif Regards d'Aigues-Mortes elle expose régulièrement dans la région du Gard et a participé à l'ouvrage *Aigues-Mortes par ses photographes*.

**Isabelle Sancy** est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles», «Contre-allées» (2020). Un premier recueil de poésie, *Paraisons* (2020) ainsi qu'un roman *Rire au ciel* (2022) a été publié chez Bruno Guattari Éditeur. Un prochain recueil est en cours de préparation chez le même éditeur.

**Fabrizio Bajec.** Né en 1975, de nationalité franco-italienne, Fabrizio Bajec a suivi des études de langue et littérature française en Italie. Depuis 2008, il enseigne à Paris. Il est poète, auteur de pièces de théâtre et d'un roman (*Transizione*, 2020). Il a publié plusieurs recueils en Italie, Belgique et France, certains en double version, parmi lesquels : *Entrer dans le vide* (Editions du Fram, 2012), *Loin de Dieu, près de toi* (L'Âge d'homme, 2015), *La collaboration* (tituli, 2018). Il est le traducteur de trois anthologies de la poésie de William Cliff en Italie.

**Yannick Torlini** Poète français né en 1988 à Nancy. Écrit des textes avant tout. Travaille la langue autant qu'elle le travaille. Participe à des revues dont : «Doc(k)s», «Ouste», «N47», «Mouvements», «Contre-allées», «Boxon», «Phoenix», «Place de la Sorbonne», «Dissonances...». Il a publié de nombreux recueils dont : *Ce n'est rien* (Tarmac, 2017), *La nuit t'a suivi* (Isabelle Sauvage, 2016), *Seulement la langue seulement* (Dernier télégramme, 2016), *Tout tient* (Littérature mineure, 2016), *Rien(s)* (Al Dante, 2015), *Nous avons marché* (Al Dante, 2014), *Camar(a)de* (Isabelle Sauvage, 2014)

**Roland Chopard** est né en 1944. Il est le fondateur des éditions Æncrages&Co (1978), maison qu'il continue à conduire activement. Il a

publié de courts textes poétiques dans quelques revues. Son premier recueil, *Sous la cendre*, Éditions Lettres vives en 2016, est suivi d'un second, *Parmi les méandres* à L'Atelier du Grand Tétrás 2020. Il a également publié *Progressions* chez Bruno Guattari éditeur (2021)

**Pierre Andreani.** Né à Toulon en 1983. Vit et travaille à Cherbourg-Octeville. Diplômé en Arts Visuels à l'université Paul Valéry (Montpellier III). Pierre Andreani co-dirige les éditions Milagro. Il a publié des textes dans les revues «Dissonances», «Festival Permanent des Mots», «Traversées», «La Grappe», «Verso», «Bleu d'encre», «Traction-Brabant». Ces dernières publications sont : *Paradis Grec* (Éd. Du Port d'Attache), *L'écoeuré Parlant* (Éd. Du Contentieux), *Embolie ou la résurrection* (Éd. Furtives).

**Sylvie Sauvageon** est née en 1963 dans la Drôme. Vit et travaille à Lyon. Elle dessine comme on collectionne : les couvertures de livres, les images d'école, les papiers d'emballage, les photos éditées ou les cartes postales, les choses vues... Les dessins, une fois terminés, sont rangés dans des boîtes, elles-même alignées sur des étagères ; l'ensemble formant depuis des années *le Cabinet des Conservations et des Restitutions*. Son travail est visible sur son site ([sylviesauvageon.com](http://sylviesauvageon.com)) ainsi que sur le Réseau Documents d'Artistes Rhône-Alpes.

**Hervé Bougel.** Né à Bou-Arfa, Maroc en 1958. Il crée les éditions de poésie contemporaine *Pré#Carré* en 1997, où une centaine de titres sont parus. Il est l'auteur d'une quinzaine de recueils de poésie et de chroniques, depuis *Narodni divadlo (promenade pragoise)*, *Pré de l'Âge* (1995), jusqu'à *Belladone*, Buchet-Chastel (2021).

**Denis Heudré** a publié *Intitulé titre* aux éditions La Porte (2011), *Une couverture noire* aux éditions du Net (2014), *Bleu naufrage* aux éditions La Sirène Étoilée (2015), *sèmes semés* aux Éditions Sauvages (Prix Paul Quéré, 2016), *De terre, de mer et d'espoir* aux Éditions Récits (2021).

**Julie Buisson**, auteure et plasticienne, vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques. Elle a publié *Aube tracasse* chez Bruno Guattari Éditeur (2020) et a également participé à plusieurs numéros de la revue *margelles*.

**Aziz Zaâmoune.** est né en 1952 à Meknès, vit et travaille à Rabat. Publie textes et articles en revue et sur le net («Traction-Brabant», «Comme en poésie», «Arpa», «Phoenix», «Terre à ciel», «Francopolis»...).

**Manuel Reynaud-Guideau** (1980). Diplômé des Beaux-Arts, sa pratique plastique est actuellement tournée vers la notion de paysage privilégiant le dessin et les installations. Il est co-créateur de Galerie Rezeda (Lille). La nécessité d'écrire fait irruption dans sa démarche plastique en 2019, prolongeant des prises de notes effectuées lors de ses «arpentages». *Quartz* son premier recueil a été publié chez Bruno Guattari Éditeur (2021).

**Laurent Billia** est né en 1967 et vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues («Le Sabord», «Diérèse», «Friches», «Phréatique», «Verso», «Jointure», «margelles») et a publié deux recueils, l'un chez L'Harmattan, *Là* (1999) et l'autre chez La Bartavelle, *Nos mains sans yeux* (2001). Il signe ici l'éditorial du n°12 de *margelles*.



### revue *margelles*

margelles n°1 (printemps 2020)

margelles n°2 (été 2020)

margelles n°3 (automne 2020)

\*margelles n°4 (hiver 2020)\*

margelles n°5 (printemps 2021)

\*margelles n°6 (été 2021)\*

\*margelles n°7 (automne 2021) \*

margelles n°8 (hiver 2021)

margelles n°9 (printemps 2022)

margelles n°10 (été 2022)

margelles n°11 (automne 2021)

\* numéro épuisé\*

## Chez Bruno Guattari Éditeur

---

### Livres

- Sara Oudin, *Quarante. et Un*, poésie, 2018  
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, poème, 2018  
Adelson Élias, *Ossements ivres*, poésie, 2019  
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, roman, 2019  
Isabelle Sancy, *Paraisons*, poésie, 2020  
Fabrice Farre, *Implore*, poésie, 2020  
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020  
Manuel Reynaud-Guideau, *Quartz*, poésie-récit, 2021  
Jos Garnier, *Le temps s'est fécondé à l'os*, poésie, 2021  
Roland Chopard, *Progressions*, poésie, 2021  
Isabelle Sancy, *Rire au ciel*, roman, 2022  
Anne Barbusse, *À Petros, crise grecque*, poésie, 2022

### Les cahiers [appareil]

- Adèle Nègre, *Hortus conclusus*, 04.2020  
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020  
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020  
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020  
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, 06.2020  
Gilles Marais, *Trois pièces*, 11.2020  
Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, 12.2020  
Daniel Leuwiers, *Les variations Baudelaire*, 05.2021  
Fabrice Magniez, *Formes*, 05. 2021  
Isabelle Monin, *Des cendre.s de Dom Juan*, 08.2021  
Adèle Nègre, *Observations*, 09.2021  
Adèle Nègre, *Interférences*, 09.2021  
Jimena Miranda Dasilva, *Récits, contes (et autres songes)*, 12.2021  
Tom Saja, *Broutilles*, 04.2021  
Claude Caroly, *Fiction - Frictions - Foliations*, 06. 2022  
Fabrice Farre, *Des équilibres*, 08.2022



## Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l’exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l’achat sur le site de la maison d’édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

## S’abonner

L’abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières, dès le printemps 2023.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l’un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l’un de nos cahiers [appareil]

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)  
> [www.brunoguattariediteur.fr](http://www.brunoguattariediteur.fr)
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l’expédition (règlement par chèque).  
> [brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)



*Le puits dont la margelle tremble  
A connu vos moindres secrets,  
Quand, au crépuscule, indiscrets,  
Vous y veniez danser ensemble.*

*Et l'on dirait que par ces soirs  
De lune, où l'ombre à l'onde cache  
Un peu de vague, y fait panache  
La pénombre de vos corps noirs.*

Ulric L. Gingras, *Les Guérêts en fleurs*,  
Éditions Éd.Garand